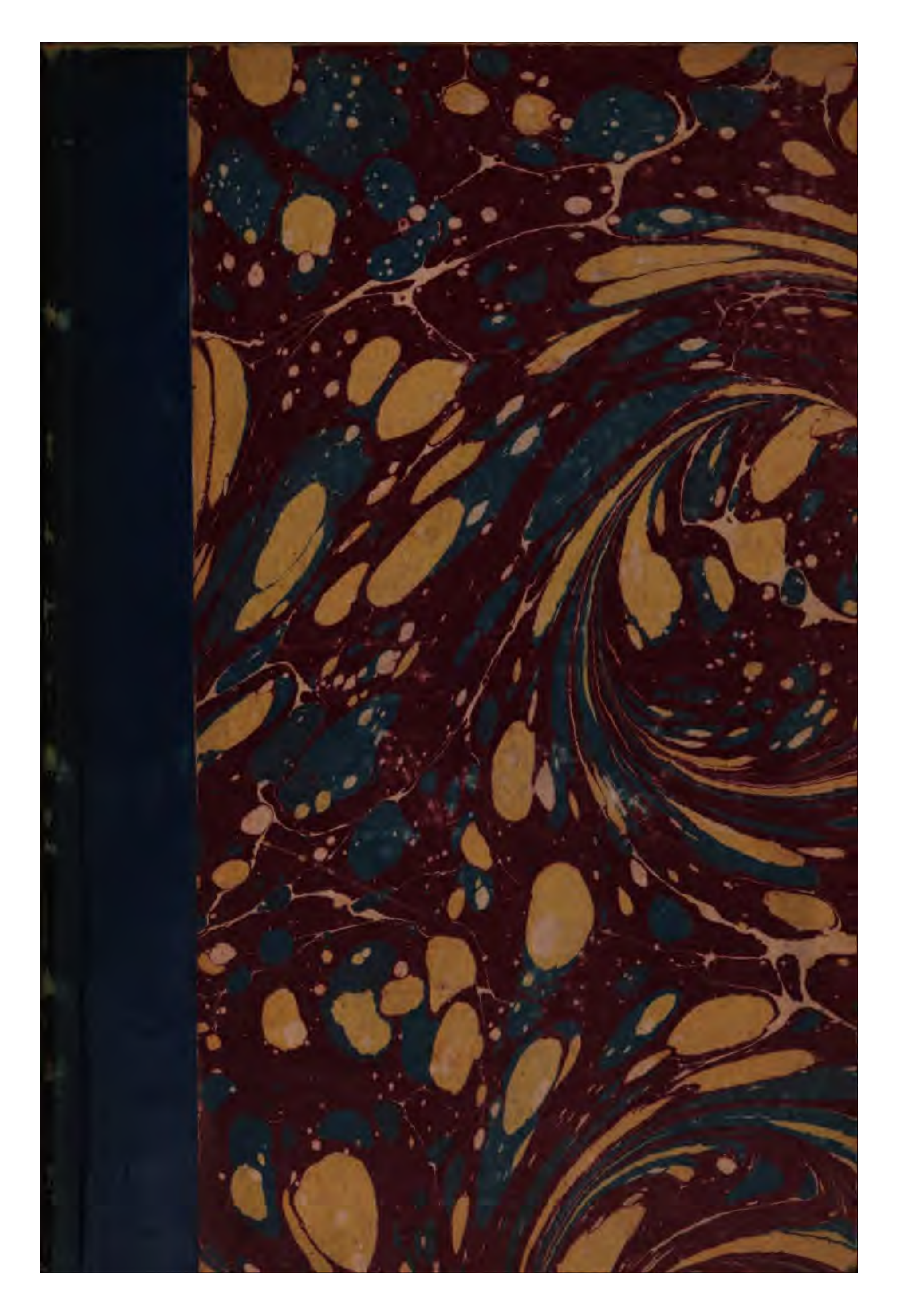



600082351P



LASCARIS

OU

LES GRECS DU XVe SIÈCLE.

LASCARIS

OU

LES GRECS DU XVe SIÈCLE.

NOUVELLE HISTORIQUE

PAR

A. F. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'AVEUGLE, par ANDRÉ DE CHÉNIER; LA GRÈCE MODERNE, LE CIEL D'ATHÈNES, par PIERRE-ANTOINE LEBRUN; AUX RUINES DE LA GRÈCE PAÏENNE, par CASIMIR DELAVIGNE; NAVARIN, par VICTOR-MARIE HUGO; DISCOURS DE CHILDE-HAROLD AUX GRECS ARMÉS POUR LA LIBERTÉ, par A. DE LAMARTINE.

With Biographical Sketches and Notes, and an Alphabetical Index of the Historical and Geographical Names,

BY A. DUPUIS, B.A.,

FIRST FRENCH MASTER AT KING'S COLLEGE SCHOOL, LONDON.



LIBRAIRIE HACHETTE & CIE.,

LONDON: 18, KING WILLIAM STREET, CHARING CROSS, W.C.

PARIS: 79, BOULEVARD ST.-GERMAIN.

1875.

LONDON:
J. S. LEVIN, ENGLISH AND FOREIGN PRINTER,
59a, GREAT TOWER STREET, E.C.

TO

THE REV. G. F. MACLEAR, D.D.

HEAD-MASTER OF KING'S COLLEGE SCHOOL,

This Volume is respectfully inscribed,

BY

THE EDITOR.

INTRODUCTION.

Though the proclamation of the Independence of Greece has naturally abated the regard her misfortunes and heroic resistance had awakened fifty years ago, "Lascaris," called by a critic "un bon ouvrage et une bonne action," in which the noblest aspirations—faith, poetry, and love of liberty—are given expression to, will not fail to prove a highly moral and attractive narrative.

The interest attached to this volume is greatly enhanced by André Chénier's touching piece "L'Aveugle," and by extracts from Pierre Lebrun, Casimir Delavigne, Victor Hugo, and Lamartine, who but echoed in verses of powerful beauty the feelings of civilized Europe, at the time when M. Villemain wrote his historical novel.

As a scholastic work, fully exhibiting the author's qualities, clearness, elegance, and charm of style, it cannot be too strongly recommended.

The biographical sketches, grammatical notes, and alphabetical index of the historical and geographical names, are intended to assist the pupil, not only to understand the text, but also to answer the questions arising from it. While keeping this object in view, I have endeavoured to bear in mind the age and average knowledge of the candidates for the Middle-Class Examination, and have supplied explanations, which, if unnecessary for more advanced students, will, I hope, be readily forgiven by my younger friends.

A. D.

King's College School,
January, 1875.

VILLEMAIN (ABEL-FRANÇOIS),

1790-1870.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

The following biographical sketch of the eminent author has been taken from Vapereau's Dictionnaire des Contemporains, with permission of the Publishers.

VILLEMAIN (Abel-François), célèbre professeur et écrivain français, secrétaire perpétuel de l'Académie française, ancien pair de France et ancien ministre, est né à Paris, le 11 juin 1790. Il suivit les cours du Lycée impérial (aujourd'hui lycée Louis-le Grand), comme élève de la pension tenue par l'helléniste Planche. A peine âgé de douze ans, il prenait part aux représentations de tragédies grecques organisées par ses camarades, et l'on raconte que, plus de trente ans plus tard, il récitait encore en grec tout son ancien rôle d'Ulysse dans le *Philoctète* de Sophocle. Il eut pour professeur de rhétorique Luce de Lancival, qui laissa, dit-on, plus d'une fois son jeune élève le remplacer dans sa chaire auprès de ses condisciples. Malgré cette supériorité, il n'eut que d'insignifiants succès au concours général.

Ses classes terminées, il commença l'étude du droit; mais bientôt de Fontanes, qui le rencontra dans le monde, fut charmé de son esprit et voulut lui ouvrir la carrière littéraire, en l'appelant dans l'enseignement. Il le nomma, pour ses débuts, professeur suppléant de rhétorique au lycée Charlemagne (1810), et, peu de temps après, maître de conférences de littérature française et de versification latine à l'École normale. Deux ans après que l'usage du discours latin eut été rétabli dans la solennité du concours

général, ce fut M. Villemain qui fut chargé de le prononcer (1812), et il sut se faire applaudir.

La même année s'ouvre la série de ses succès académiques. Son *Eloge de Montaigne*, couronné par l'Académie française, le 23 mars 1812, obtint le plus brillant accueil. Le jeune lauréat avait eu pour concurrents des lauréats émérites, tels que Victorin Fabre, Droz, Jay, etc. Mais il avait déployé dans ce premier essai, avec un sentiment exquis des détails, une puissance déjà grande de généralisation, et surtout ce don naturel d'une langue harmonieuse et forte qui promettait un grand écrivain. Il se vit reçu et fêté dans tous les salons littéraires : Suart, le comte de Narbonne, la princesse de Vaudémont, Benjamin Constant, se disputèrent l'heureux débutant, qui eut, dès cette époque, comme causeur, un prodigieux succès. On dit que le comte de Narbonne le recommanda à l'empereur.

Le second triomphe littéraire de M. Villemain eut un bien autre éclat. Le sujet du nouveau discours couronné par l'Académie française était : *Avantages et inconvénients de la critique.* Par une dérogation extraordinaire, l'auteur fut admis à lire lui-même son mémoire dans la séance solennelle de l'Institut. C'était le 21 avril 1814, au début de la première Restauration : toute l'élite de la société royaliste et de l'armée des alliés assistait à cette séance ; le roi de Prusse et l'empereur Alexandre étaient aux premiers rangs. M. Villemain préluda à sa lecture en adressant à ses augustes auditeurs de brillants éloges que plusieurs de ses biographes lui ont amèrement reprochés comme un crime de lèse-nationalité, sans tenir assez de compte des dates et des différences qui distinguent la première et la seconde Restauration. Quoi qu'il en soit, les journaux de l'époque présentent cette solennité comme l'une des plus belles fêtes dont la France ait pu offrir aux étrangers le spectacle.

Deux ans après, M. Villemain reçut encore de l'Académie française une couronne pour l'*Eloge de Montesquieu* (25 août 1816.) Il occupait, dès lors, une chaire à la Sorbonne, la chaire d'histoire moderne, comme suppléant de M. Guizot. Royer-Collard le fit passer à la chaire d'éloquence française, qui lui convenait mieux,

et que, sauf quelques interruptions, il occupa pendant une première période de dix années (1816–1826). Il traita amplement de la littérature française aux XVe, XVIe et XVIIe siècles.

En 1819, le jeune professeur fit paraître son *Histoire de Cromwell d'après les mémoires du temps et les recueils parlementaires* (2 vol. in-8), œuvre sérieuse, accueillie et discutée comme telle, surtout par les critiques de la presse anglaise ; car, malgré le dédain avec lequel il est devenu plus tard de mode d'en parler, ce livre était impatiemment attendu du public, et il fut aussitôt traduit dans diverses langues : il y régnait, avec le style simple et ferme que réclame l'histoire, une modération libérale qui valut à l'auteur à la fois de grands éloges et de vives critiques. M. Villemain, favorablement accueilli par le roi Louis XVIII, entra, à cette époque, dans la vie politique : appelé aux fonctions délicates de chef de la division de l'imprimerie et de la librairie, il devint en outre, sous le ministère de M. Decazes, maître des requêtes au Conseil d'État. Il concourut sous l'influence du parti doctrinaire auquel il s'était attaché, à l'élaboration des lois sur la presse. Il fut décoré de la Légion d'honneur en 1820.

Ses talents et ses travaux littéraires lui valurent bientôt une plus flatteuse récompense. En 1821, il se vit ouvrir les portes de l'Académie française : il y remplaça son ancien protecteur, de Fontanes. Reçu par l'académicien Roger, il fut chargé, l'année suivante, lui qui était de beaucoup le plus jeune de ses confrères, de recevoir le vénérable Dacier, qui en devenait le doyen. Cette même année, M. Villemain donna sa traduction de la *République* de Cicéron, d'après le manuscrit récemment découvert par Angelo Maï, avec un discours préliminaire et de savantes annotations (1822). Un peu plus tard, les événements de la Grèce et les sympathies que le peuple de ce pays excitait en Europe, tournèrent ses études vers l'histoire récente des Hellènes, et il publia successivement l'étude dramatique intitulée : *Lascaris, ou les Grecs du XVe siècle* (1825, in-8), qu'on a appelé un bon ouvrage et une bonne action, et un *Essai sur l'état des Grecs depuis la conquête musulmane* (même année.)

Vers la fin du ministère de Villèle, M. Villemain, qui s'efforçait

d'unir, dans ses livres et surtout dans ses cours, avec son dévouement au roi ses instincts de libéralisme, passa peu à peu dans l'opposition. En 1827, il fut chargé, avec Lacretelle et Chateaubriand, de rédiger la supplique adressée à Charles X par l'Académie française contre le rétablissement de la censure (loi du 24 juin). Il se vit dépouillé de ses fonctions de maître des requêtes ; mais sa popularité en augmenta, et ses cours, qu'il avait repris à la Sorbonne, à côté de MM. Cousin et Guizot, donnaient lieu à de véritables ovations. *Le Globe* appelait ses leçons "un des événements intellectuels les plus importants de l'époque." Au commencement de 1830, il fut envoyé à la Chambre des députés par le collége électoral d'Évreux.

M. Villemain prit place dans les rangs du parti libéral et signa l'Adresse des 221. Il eut une part assez importante aux travaux et aux discussions parlementaires qui signalèrent la transformation de la monarchie constitutionnelle. Membre du comité de revision de la Charte, il combattit à propos de la majorité, les exagérations contradictoires des partis. Il parla aussi en faveur de l'inamovibilité des juges, de la liberté de la presse, etc. Mais il siégea un an à peine à la Chambre, et n'obtint pas aux élections générales qui suivirent le renouvellement de son mandat. Nommé par Louis-Phillippe, en 1831, membre du conseil royal de l'instruction publique, dont il devint vice-président en 1832, il fut, le 5 mai de cette même année, élevé à la dignité de pair de France. Il devenait presque en même temps secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Au Luxembourg, M. Villemain, faisant acte d'indépendance, combattit vivement les lois de septembre (1835), et, au nom de ce principe que les délits de presse sont des délits d'opinion, se refusa à les soumettre à une juridiction extraordinaire. Mais il soutint le ministère Molé contre la coalition. Au milieu des combinaisons ministérielles qui suivirent la chute de celui-ci, il fut lui-même appelé à prendre le portefeuille de l'instruction publique dans le cabinet improvisé, le 13 mai 1839, sous la présidence de Soult, pendant la dernière émeute républicaine. Ce cabinet fut remplacé, le 1er mars 1840, par le ministère Thiers,

qui donna à M. Villemain M. Cousin pour successeur. M. Guizot le ramena au pouvoir et pour plus longtemps, le 29 octobre de la même année.

Une tâche des plus difficiles l'y attendait. Jeté au milieu des premières querelles qui éclatèrent alors entre l'Université et le clergé et des agitations propagées dans l'opinion publique au nom de la liberté de l'enseignement promise par la Charte, il se vit chargé de préparer la loi organique de l'enseignement secondaire, et de rapprocher, sur ce terrain étroit et brûlant, en conciliant tous les droits et tous les devoirs, les partisans de l'État et ceux de l'Église, les amis du gouvernement et ses adversaires de toute nature. Son fameux projet de loi, bien des fois remanié, ne pouvait, en dépit ou à cause même des concessions faites à la fois aux exigences les plus diverses, contenter personne, ni l'Université, ni le clergé, ni la droite, ni la gauche, ni le roi lui-même et le cabinet associé à ses vues. Au bout de quatre années de lutte, la santé de M. Villemain rendit sa retraite nécessaire, et, le 30 décembre 1844, *le Moniteur* inséra d'office sa démission. Peu après, le maréchal Soult proposait aux Chambres un projet de loi pour accorder à l'ancien ministre, à l'écrivain national, une pension de 15,000 fr., reversible sur sa femme et ses enfants : M. Villemain refusa d'accepter.

Rendu à la santé, l'illustre secrétaire de l'Académie française reprit ses études. Il n'est plus remonté dans sa chaire, où il avait eu pour suppléant M. Saint-Marc Girardin, qu'on a appelé "son plus brillant ouvrage ;" mais il a témoigné de sa féconde activité par de nombreuses publications et par une incessante participation aux travaux de l'Académie. Il a été promu, le 29 octobre 1843, grand officier de la Légion d'honneur.

Parmi les écrits qu'il nous reste à citer de M. Villemain, il faut placer en première ligne le recueil sténographié de ses leçons des années 1828-1829, sous le titre de *Cours de littérature française, tableau du* XVIIIe *siècle* (5 vol. in-8, plusieurs édit.). Rappelons ensuite : *Discours et mélanges littéraires* (1823, in-8) ; *Nouveaux Mélanges historiques et littéraires* (1827, in-8) ; *Etudes de littérature ancienne et étrangère* (1846, in-8) ; *Tableau de l'éloquence chré-*

tienne au IVe *siècle* (2e édit., 1849); *Études d'histoire moderne* (1846, in-8); *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature* (1856, in-8); *Choix d'études sur la littérature contemporaine* (1857, in-8); *la Tribune contemporaine, M. de Chateaubriand* (1857, in-8); *Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique* (1859, in-8), comme introduction à la traduction de ce poëte, etc.; ainsi qu'un grand nombre d'*Essais*, *Études*, *Discours*, *Notices*, *Rapports*, adressés à l'Académie française, *Préfaces*, et tant d'autres morceaux marqués tous de la grande manière de l'auteur, publiés à part ou insérés dans divers recueils et ensuite réunis en volumes. Ses livres, imprimés dans le format in-8, ont reparu dans le format in-18. Son dernier ouvrage, *Histoire de Grégoire VII*, a paru en 1873. Monsieur Villemain est mort dans la nuit du 7 au 8 mai 1870.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION, EN 1826.

Tout ce qui parle de la Grèce attire l'intérêt public. Il y a dans cette faveur générale un mouvement de curiosité, autant que d'enthousiasme et d'espérance ; il est naturel de se demander quel a été, depuis tant de siècles, ce peuple oublié si longtemps, et tout à coup ressuscité pour l'histoire.

Ainsi on a pu lire quelques scènes historiques du xve siècle, où les Grecs paraissent aussi différents de ce qu'ils sont aujourd'hui, que des cendres le sont de la vie. Nous avions essayé de les peindre en effet tels que sont les peuples civilisés qui vont mourir, ingénieux, diserts, capables même d'enthousiasme, mais d'un enthousiasme spéculatif, qui ne fait ni l'existence d'une nation ni le génie d'un homme. C'est de ce néant pompeux qu'est sortie la race grecque, pour reparaître à demi barbare, mutilée par les stigmates et les vices d'une longue servitude, mais ayant conservé la croyance et retrouvé le courage.

Les Grecs d'aujourd'hui sont comme ces hommes longtemps obscurs, dans la vie desquels on recherche toutes les époques, lorsqu'ils deviennent

célèbres. Comment cette nation, morte depuis trois siècles, a-t-elle lentement repris la vie, et s'est-elle régénérée d'une vieille civilisation par un esclavage qui lui donnait la barbarie? Tout acquiert de l'importance, dans ce nouveau point de vue. Les moindres détails de mœurs, les plus tristes images de misère et d'oppression, les plus faibles indices de courage et d'esprit national, les superstitions populaires s'agrandissent par le dénoûment glorieux qu'elles préparaient et que nous voyons éclore.

Il faut le dire cependant, cette résurrection d'un peuple était naguère encore près de s'évanouir; et l'héroïque résistance de 1820 semblait menacée d'aller se perdre, avec la nation elle-même, dans l'abîme de la tyrannie musulmane, et de n'être qu'un dernier épisode un peu long de ces tristes annales. L'armée égyptienne, transportée par des vaisseaux chrétiens, servie par des officiers et des artilleurs chrétiens, conseillée, préconisée par des hommes d'Etat chrétiens, avait occupé le sol presque entier de la Morée. Tout périssait ou fuyait. Ibrahim, à la tête de ses nègres et de ses Arabes, enrégimentés en lignes, et faisant un feu régulier, avait, d'après l'avis de ses conseillers diplomatiques, emprunté l'humanité comme la tactique de l'Europe; il ne brûlait pas d'abord tous les villages; il ne massacrait pas tous les vaincus; il avait une espèce de clémence moderne, qu'on lui avait soigneusement recommandée comme un moyen de victoire et de prochaine extermination. Il était, de Vienne à Trieste, célébré comme un vainqueur clément et un sage politique. Enfin, soit puissance de la disci-

pline, soit supériorité du nombre, soit influence de l'intrigue et de l'or, le pacha voyait tout tomber devant lui; mais il fut bientôt las de cette humanité apprise qui le privait du meurtre et ne lui donnait pas un sujet de plus. Les incendies, les massacres des prêtres, les envois de têtes coupées, recommencèrent avec une cruauté plus atroce que jamais. Ibrahim ne fit plus que des morts ou des captifs. Le fanatisme mahométan s'acharna même sur la malheureuse Grèce avec un redoublement de fureur; et l'été de 1825 parut près de devenir le terme de cette guerre et la fin du nom chrétien dans la Grèce.

De nouveaux efforts ont enfin détourné ce péril: tandis que le plus expérimenté des anciens clephtes ramenait au combat ses bandes irrégulières, la discipline européenne a commencé de s'introduire parmi les Grecs de la Morée. Le système d'immobilité politique, qui frappait de réprobation le courage de ce malheureux peuple, a été tout à coup ébranlé par un grand événement.

Le monde voyait avec étonnement, depuis cinq ans, un monarque d'une âme élevée, sensible à la religion et à la gloire, qui s'interdisait tout signe de pitié envers un peuple dont il partageait la foi, et dont ses ancêtres avaient souvent excité le zèle. Cette conduite s'expliquera peut-être par un sentiment de devoir singulièrement placé, mais concevable dans un homme qui se croyait garant de la la paix de l'Europe et sacrifiait tout au scrupule de cette mission, elle peut aussi s'expliquer par ce besoin de repos et cette hésitation à tenter la fortune que devait éprouver un prince jeté, malgré lui,

dans une guerre immense, dont il était sorti vainqueur avec une dictature paisible, qu'il ne voulait pas compromettre. Enfin, les troubles récents de la Russie peuvent indiquer un genre de péril connu du dernier empereur, et qui occupait tous ses soins. Mais, s'il en est ainsi, on avouera que le succès n'a pas été proportionné à la grandeur du sacrifice. On conçoit difficilement qu'une guerre religieuse et nationale eût autant nourri les germes de mécontentement et de sédition, qu'a dû le faire le repos forcé d'un million de soldats, en présence du massacre des Grecs.

Souvent une guerre étrangère fut une diversion qui éloigna des troubles intérieurs, et il semble que les jeunes officiers du Nord, engagés contre la Turquie, auraient plus facilement oublié ces idées de révolution, qu'on les accuse d'avoir recueillies dans leurs expéditions d'Occident. Faudrait-il donc en conclure que là, comme ailleurs, la politique la plus généreuse eût été la plus habile ?

Peut-être cette pensée a-t-elle troublé les derniers moments d'un prince qui comptait sur une vie plus longue et qui méritait de n'emporter aucun remords dans la tombe. On dit qu'Alexandre, en voyant la résistance obstinée des Grecs, en entendant les cris de tant de victimes égorgées dans les ennemis de la croix, fut souvent inquiet sur l'inaction qu'il s'était imposée, et qu'enfin il voulait en sortir, lorsque la mort le prévint. A l'époque du débordement de la Néwa, il n'avait pas vu sans douleur la religieuse consternation de son peuple interprétant ce désastre comme un signe de la colère céleste, pour l'abandon des chrétiens de

Grèce. Avant son départ pour la Crimée, il n'avait pas entendu sans émotion le jour de la fête de saint Alexandre Newsky, un vénérable archevêque, qui s'était écrié, en lui présentant la croix, au milieu de la cérémonie sainte: "Elle est foulée aux pieds par les infidèles; et elle ne trouve pas de vengeur!" Mais la Providence ne permet pas toujours aux hommes de faire le bien qu'ils ont longtemps différé; et, dans un coin de cette Grèce abandonnée et sanglante, la garnison de Missolonghi a célébré l'office des morts pour l'autocrate Alexandre Paulowitz.

Il semble que, désormais, les puissances de l'Europe ont envers la mémoire d'Alexandre la même dette qu'envers l'humanité. On a peine à concevoir quels intérêts peuvent s'y opposer encore.

"L'empire des Turcs, disait un grand écrivain au milieu du siècle dernier, subsistera longtemps; car, si quelque prince que ce fût, mettait cet empire en péril, en poursuivant ses conquêtes, les trois puissances commerçantes de l'Europe connaissent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la défense sur-le-champ. C'est leur félicité, que Dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des Turcs et des Espagnols, c'est-à-dire les hommes du monde les plus propres à posséder inutilement un grand empire."

Un siècle ne s'est pas encore écoulé depuis cette prédiction, et les Espagnols ont perdu la plus riche moitié de ce grand empire qu'ils possédaient inutilement, suivant Montesquieu; et la plus active des puissances commerciales s'est très-bien arrangée de ce changement; et les autres attendent l'occa-

sion d'y prendre part. La Turquie peut également perdre la Grèce, où elle n'avait colonisé que la barbarie, sans que le commerce de l'Europe ait à redouter ce changement. Car il gagnerait plus à l'activité des Grecs exploitant un sol fertile, qu'il n'a pu gagner jamais à l'indolente pénurie des Turcs.

Cependant, ce vieux colosse de l'empire ottoman ne pourrait encore tomber, du consentement de toutes les puissances; car, il est plus difficile à partager qu'à détruire. Mais, du moins, qu'on ne lui rende pas ce qu'il a perdu, ce qu'il ne peut reprendre que par la destruction de tout un peuple! qu'on ne ranime pas la barbarie turque expirante; qu'on laisse vivre les chrétiens échappés à cinq ans de guerre et de massacres! Voilà ce que demandent le bon sens, l'humanité, la politique. Que la Grèce soit enlevée aux bêtes féroces qui la déchirent! ce n'est pas là une question de théorie sociale; c'est un vœu de religion et d'humanité. Nous avons rappelé, à cet égard, ce qu'avaient entrepris plusieurs pontifes, dans le xve siècle et le siècle suivant. Pourquoi la même autorité sainte n'a-t-elle pas parlé de nos jours? Que n'eût-elle pas fait dans une semblable cause? et qu'il eût été beau de voir, dans une occasion solennelle, le pontife de Rome appelant, sur les malheurs de la Grèce et la désolation de ses temples, la pitié de tous les chrétiens d'Occident! Il y a trois ans, lorsque la mort du vénérable Pie VII fut annoncée dans la Grèce, tous les vaisseaux grecs se couvrirent de drapeaux noirs. Portera-t-on le deuil de la Grèce dans l'Europe chrétienne?

Depuis cinq ans, rien de décisif pour la Grèce, excepté son héroïsme. Aucun signe de salut ne s'est levé sur l'horizon chrétien. Le Nord est immobile : la diplomatie voyage et délibère ; cependant le sang coule, le sacrifice s'achève ; la faim, la misère, le sabre des Turcs moissonnent cette nation coupable d'avoir osé revivre au christianisme et à la liberté.

La Grèce meurt longtemps. Une de ses villes attire les yeux de toute l'Europe, par son intrépide résistance et l'incertitude de sa destinée. Missolonghi, sous les feux qui l'écrasent, sous les assauts redoublés des Barbares, est enveloppé pour nous d'un sombre nuage. Il semble, par moments, qu'il se dissipe, et que nous pouvons encore apercevoir sur des débris quelques hommes qui combattent au pied d'une croix. L'admiration publique les suit de ses vœux ; elle tremble ; elle espère ; elle annonce leur victoire.

Ils ne peuvent avoir d'autre salut ; l'empire ottoman ne veut plus même d'esclaves. Dans le sanguinaire orgueil de sa puissance au déclin, il aime mieux multiplier les cordons de têtes humaines attachées aux portes du serail : c'est la réponse qu'auront les ambassadeurs chrétiens.

Et toutefois, peut-on songer sans frémir que jamais plus affreux abus de la guerre ne fut plus facile à réprimer ? La barbarie n'égorge en ce moment que sous la tolérance des Etats civilisés. Un conseil, une menace expressive feraient rentrer la Turquie dans le néant de son impuissance. Mais il faut pour cela l'accord de plusieurs gouvernements ; il y a des intérêts difficiles à régler, des

troubles dangereux à prévenir. Ah! croyez-vous qu'aucun des grands hommes dont s'honore l'histoire, eût été, dans de pareilles circonstances, arrêté par de tels obstacles? Est-il un autre exemple d'une si longue atrocité soufferte en pleine civilisation, à la lumière du christianisme? Veut-on donc promulguer hautement que la religion, la justice, l'humanité, ne sont que de vains mots? Veut-on décréditer les solennités du culte interrompues par les cris lointains des martyrs de la croix? Que sont en effet les pratiques d'une piété facile et quelquefois ambitieuse, à côté de la communion vraiment sainte de ces guerriers quittant l'autel pour aller mourir, dévoués à leur Dieu et à leur pays?

Partout, il est vrai, dans l'Europe, la pitié publique se manifeste; des aumônes sont réunies, des secours sont envoyés. En France, d'éloquentes protestations sont consacrées par les suffrages de l'un des grands corps de l'Etat. On voit à Paris les femmes les plus distinguées à tous les titres faire de pieuses quêtes pour les combattants et les blessés de la Grèce: tous les arts rivalisent de zèle et de générosité; le même sentiment éclate, le même exemple se renouvelle dans toutes nos villes. La Suisse, la Belgique, une partie de l'Allemagne, quelques hommes de l'Angleterre ne montrent pas moins d'humanité; mais que seront tous ces secours, si la pitié ne vient pas encore de plus haut?

Il est à croire que l'empire turc, aidé, recruté, dirigé par les secours de la civilisation moderne, pourrait, dans peu d'années, beaucoup avancer la destruction de la race grecque. Ces familles

errantes, ces populations de vieillards et de femmes, réfugiées sur des îlots déserts, s'éteindraient promptement; les bandes irrégulières ou disciplinées qui résistent encore succomberaient à leur tour. Alors, des hordes nouvelles seraient transplantées dans la Grèce; une nouvelle avant-garde de peste et de barbarie viendrait border ce côté de l'empire turc; Hydra, le dernier espoir de la Grèce, périrait assiégé par quelques-uns de ces vaisseaux turcs construits dans nos ports; une race chrétienne aurait disparu lentement, difficilement, par une glorieuse agonie; quelques malheureux restes échappés au massacre se répandraient dans l'Europe, comme ces Grecs réfugiés de Byzance, il y a trois siècles. Cette fois, ce ne seraient pas des théologiens et des lettrés, débris d'un peuple vieilli, mais quelques enfants de ces héros, gloire immortelle d'un peuple rajeuni. Nous fonderions apparemment des hospices pour eux. Mais peut-on dire assez quel serait le sentiment de honte et de douleur, le sinistre malaise qui suivrait ce spectacle d'un peuple exterminé tout entier, pour avoir voulu conserver son culte et son indépendance! Ah! pour l'honneur de la religion, pour la paix des empires, qu'un si grand malheur ne s'accomplisse jamais!

Et si, comme tout l'annonce, ce dénoûment funeste est retardé à force de courage; si d'affreux désastres laissent encore quelque espérance, puisse la politique européenne profiter de cette trêve qui lui est laissée pour s'absoudre elle-même, et pour sauver un peuple dont la destruction achevée flétrirait à jamais notre époque! Puisse le sacerdoce faire entendre sa voix, et se rappeler ces belles

paroles de Chrysostôme conseillant un acte de justice et d'humanité: "Il ne s'agit pas seulement ici du sort d'une ville, mais de l'honneur du Christianisme tout entier." Et cependant que les efforts de la charité publique ne se lassent pas! que ce zèle si ingénieux à secourir le malheur s'anime et se multiplie! que partout il parle, il agisse! la civilisation à elle seule peut sauver la Grèce.

P.S.—Enfin l'indifférence flegmatique des hommes d'Etat s'est lassée; le temps a marché. Les effroyables spectacles que nous déplorions sont devenus des souvenirs. Missolonghi a péri dans le sang et la flamme! Quelques centaines de guerriers, traînant, au milieu d'eux, des enfants et des femmes, ont traversé, entre des batteries, par une route jonchée de leurs morts, le camp d'Ibrahim. Ces restes de la Grèce nouvelle sont allés mourir devant la citadelle d'Athènes, assiégée par les Turcs.

Mais ici, je ne sais par quel motif, notre Europe a eu plus de pitié pour des ruines que pour des héros. On n'a pas voulu peut-être que le Parthénon pérît dans une explosion dernière. On s'est interposé en faveur de la garnison d'Athènes; et grâces en soient rendues à un noble sentiment! On a voulu sauver ce généreux Français, éprouvé par tant de fortunes diverses, et qui serait mort avec ceux qu'il avait défendus. Là commence, il faut le croire, une conduite nouvelle et décisive pour le salut de la Grèce. Le traité du 20 juin 1827 est venu promettre, par la signature de trois grandes puissances, un secours qui ne saurait être inutile, sans une dérision flétrissante. Vainement on remarque les expressions timides ou ambiguës de ce

traité, le soin de garder une sorte de neutralité entre les bourreaux et les victimes, la menace éventuelle en réserve contre les malheureux Grecs ; il faut admettre ces précautions en partie dictées par la pudeur du passé, et par les difficultés même qui sont nées d'une fausse et cruelle politique. On ne peut pas renier tout à coup le langage que l'on a tenu si longtemps ; on ne peut pas dire anathème à sa propre conduite. Que la cause de l'humanité soit sauvée, quoique bien tard ; c'est encore un sujet d'éloge et de joie.

On sent ici la puissance de la justice et de la vérité. Il n'y a pas longtemps encore, la tribune de France a retenti de sophismes et d'invectives contre les Grecs. Une réponse éloquente et simple[1] justifia les victimes, et montra ce que le zèle de quelques Français et la générosité publique avaient fait pour soulager un peuple malheureux. Ces secours, fruit de tant d'efforts, étaient bien faibles sans doute, si on les compare aux maux effroyables dont six ans de guerre et de ravage ont affligé la Grèce. Mais l'exemple avait été plus salutaire encore que le bienfait. Tant de voix qui se sont élevées de toutes parts, et surtout de la France, pour accuser une apathie barbare, ont agi sur ceux même qui semblaient les dédaigner. La supplique des Grecs avait été durement repoussée du Congrès de Laybach ; mais le cri de l'Europe, émue d'horreur, a lentement pénétré dans les conseils des princes. L'indignation des peuples a réveillé la conscience des politiques. C'est un des services qu'a rendus

[1] Discours de M. le général Sébastiani.

au monde cette liberté de la presse, tant accusée, mais accusée surtout du bien qu'elle a fait.

La France a vu le succès de ses vœux au moment où elle venait de perdre la liberté, qui lui avait servi si noblement à les exprimer. Et l'on peut dire que l'opinion a joui de sa plus belle victoire, le jour même où elle subissait l'affront d'une chaîne nouvelle. Depuis cette époque a paru la réponse du divan, écrite avec cette bonne foi d'un despotisme ignorant, que l'on inquiète dans ses massacres. Aucune ironie de publiciste n'aurait sans doute été plus amère que la prétention de ces Barbares à séparer le monde en souverainetés absolues, parmi lesquelles ils réclament leur part de droit divin et d'oppression inviolable. Certes, la liberté de la presse n'aurait pas trouvé, contre les abus du pouvoir arbitraire, un plus piquant sarcasme que ce naïf et injurieux parallèle allégué par la chancellerie de Constantinople. Il semble nous prédire que le vœu des trois puissances d'Europe va trouver des obstacles. Quand cesseront-ils ? quand la destruction s'arrêtera-t-elle pour la Grèce ? La face du monde est si changeante et la mort si prompte, que l'homme d'Etat auquel arrive la pensée du bien, doit se hâter de l'accomplir et d'honorer son nom.

Déjà l'un des auteurs du traité du 20 juin, le ministre qui, promettant partout l'émancipation et la justice, avait fondé son pouvoir sur l'attente de toutes les âmes généreuses, Canning a cessé de vivre. Interprète éclatant plutôt que soutien nécessaire du vœu public, il laisse après lui des hommes qui n'abandonneront pas son ouvrage ; et, quoique le salut de la Grèce soit une question secondaire

dans les vœux de la philanthropie anglaise, l'esprit de liberté doit la soutenir ; et, sans doute, la politique saura bien y gagner quelque chose.

De grands motifs d'ambition rappellent aussi sur la Grèce l'ancienne protection de la Russie. La France arrive la dernière ; elle semble traînée vers le but, où l'opinion nationale l'aurait portée dès longtemps. Puisse du moins cette coalition être sincère dans le vœu de conserver ce qui reste du peuple grec ! puissent enfin ses flottes ne pas arriver pour ensevelir des morts ! Il est manifeste que tous les conseils des souverains hésitent avant de porter le premier coup à l'empire turc. On craint le commencement d'une guerre et l'ébranlement de l'Europe ; mais la nécessité des choses pousse à cette guerre ; elle est tôt ou tard inévitable ; et il vaut mieux s'y préparer sous de favorables auspices, en sauvant la vie d'un peuple. La politique, dans ses entreprises, n'a pas toujours de si heureux commencements.

LASCARIS.

NOUVELLE HISTORIQUE.

En l'année 1453, quelques Italiens de noble famille étaient venus pour visiter la Sicile, et voir de près le mont Etna, dont les cimes fumantes attirent depuis tant de siècles la curiosité des voyageurs. C'étaient des jeunes gens de Venise et de Florence, qui avaient étudié la scolastique sous les plus habiles docteurs, connaissaient les lettres latines, et faisaient quelquefois des vers en langue vulgaire. Savants et polis comme ils étaient, la Sicile leur semblait un pays barbare, où rien ne leur rappelait les belles cités de l'Italie et le riche commerce de Gênes et de Venise. Ils passaient les jours à parcourir avec étonnement ces contrées malheureuses, au milieu de tous les dons de la nature, et malgré la fécondité d'un sol échauffé par le volcan. Ils erraient sous ces fraîches allées[1] de platanes, qui descendent depuis Taurominium jusqu'au pied de l'Etna, tandis que d'un côté de riches vignobles s'élèvent en amphithéâtre, et que de l'autre la mer présente au loin la perspective conti-

[1] Ces descriptions appartiennent à la Sicile du xve siècle, telle que Bembo la représente dans un dialogue plein d'imagination sur l'Etna. Les mêmes lieux sont aujourd'hui incultes et stériles.

nue de ses flots, et mêle ses mugissements à ceux de la montagne.

Ces grands spectacles ne pouvaient détacher entièrement leur souvenir de ce qu'ils avaient admiré dans leur patrie. En voyant, sur cette terre si fertile, un peuple rare, pauvre, rude dans ses mœurs et dans son langage, ils comprenaient ce que les arts et le travail peuvent donner à l'homme ; et ils redisaient, à la gloire de l'Italie, quelques vers de Pétrarque. Plus d'une fois aussi, pour se délasser de la contemplation des ruines, assis sur les débris d'un temple grec, ou dans un cirque romain, ils se rappelaient quelques-unes de ces fictions frivoles qui avaient rendu les noms de Boccace et du Pogge si fameux dans toute l'Italie : tels étaient alors le goût et le génie des Italiens. La ferveur enthousiaste et guerrière, qui avait animé le moyen âge, et qui commençait à s'affaiblir dans toute l'Europe, n'avait, depuis longtemps chez ce peuple, presque aucun pouvoir. La cour de Rome, la démocratie de Florence, la politique, le commerce et les voluptés de Venise, tout cela repoussait également les mœurs chevaleresques.

Ces jeunes voyageurs avaient bien entendu dire, avant de quitter l'Italie, que le sultan des Turcs, Mahomet II, devait bientôt assiéger Constantinople avec une formidable armée ; mais cette nouvelle ne leur avait paru exciter dans les esprits qu'un médiocre intérêt en faveur d'un peuple schismatique, follement obstiné dans une erreur qu'il avait en vain promis de rétracter, au dernier concile de Florence. Ce n'était plus le temps des croisades, et Byzance n'était pas Jérusalem. L'annonce du péril

de la ville impériale n'avait donc sérieusement occupé que quelques marchands de Pise et de Venise, qui négociaient dans les mers du Levant, et qui avaient saisi cette occasion de vendre à la fois aux Grecs et aux Turcs de la poudre et des armes. Mais la Sicile était alors tellement dénuée de commerce et d'industrie, que l'on ne s'y était avisé d'aucune expédition semblable ; et l'on ignorait, dans cette île, quel était le sort ou le danger de Constantinople. Un zèle aveugle pour la religion romaine rendait seulement le nom de Byzance odieux parmi le peuple, qui regardait les Grecs comme des impies, ennemis de Dieu et des saintes images.

Un soir que nos jeunes voyageurs s'étaient arrêtés à l'orient de Catane, pour contempler les derniers feux du soleil qui, près de s'éteindre, coloraient d'une lumière rougeâtre la cime enfumée de l'Etna, et semblaient répéter dans les flots l'incendie du volcan, la vue d'un vaisseau, s'avançant vers la côte à force de rames, frappa leurs regards. La voile latine demi-pliée autour du mât, la croix qui la surmonte, tout annonce un navire chrétien. Il approche, il aborde; et tandis que les esclaves turcs, enchaînés sur les bancs de rameurs, laissent voir, au milieu de leur misère, une sorte de joie insultante et féroce, des hommes d'un maintien noble, mais abattu, des vieillards gémissants paraissent sur le tillac, et saluent avec des cris de douleur la rive prochaine. Ils descendent, et, tombant à genoux, rendent grâce à Dieu qui les a sauvés. Du navire sortent des enfants, des blessés, des femmes. Couvertes de longues robes blanches, le visage caché sous un voile, étouffant par pudeur

même le désespoir, ces femmes, immobiles sur le rivage, semblaient, à la beauté de leur taille, des statues antiques.

Un homme qui, par la majesté de ses traits, paraissait commander aux autres, élève la voix: "Nous fuyons de Constantinople, dit-il; nos frères sont morts ou captifs; l'empereur est tué; le temple de Sainte-Sophie est souillé par Mahomet: et nous venons chercher un asile dans cette Europe chrétienne qui n'a pas voulu nous secourir."

Ces paroles, cette image de deuil, cette soudaine apparition d'une si grande infortune frappent vivement les voyageurs italiens et quelques habitants accourus au bord de la mer. L'aversion superstitieuse qui s'attachait au nom des Grecs semble vaincue dans les Siciliens eux-mêmes par l'empressement du zèle et de la curiosité. On entoure les fugitifs; on les conduit dans un monastère élevé sur la côte, et dont les bâtiments extérieurs étaient, suivant l'usage, un asile ouvert aux étrangers. Naguère, les religieux de ce couvent auraient craint d'en laisser franchir le seuil à des schismatiques de l'Eglise d'Orient, et les Grecs de Byzance auraient eux-mêmes cru devenir profanes, en approchant d'une église romaine; mais le malheur fait oublier un moment ces tristes haines.

Parmi les voyageurs italiens, un jeune Médicis surtout ne pouvait contenir sa vive douleur, en voyant ces derniers débris d'un grand peuple. "Qu'avons-nous fait? s'écria-t-il. Comment Constantinople, cette ville que l'on disait encore si puissante, est-elle tombée au pouvoir des Turcs? N'aviez-vous pas des richesses, d'immenses trésors

enviés par l'Europe ? Il n'y avait plus parmi nous d'amour de la patrie, répondit celui qui paraissait le chef des fugitifs ; les citoyens ont gardé chacun leurs richesses, et l'Etat tout entier a péri.—Mais quoi ! reprit Médicis, les Génois occupaient vos faubourgs, étaient vos alliés, vos marchands !—Ils nous ont trahis, répondit le malheureux Grec. Pourquoi nous auraient-ils été fidèles ? Ils feront le même commerce avec les Turcs : c'était le courage désintéressé, c'était la foi religieuse de l'Europe qui seule aurait pu nous sauver."

Alors l'étranger, retenant à peine ses pleurs, raconte en peu de mots que Mahomet avait amené de l'Asie contre Byzance un immense appareil de vaisseaux, de soldats, et fatigué tout son empire pour assiéger cette ville, qu'il regardait comme une capitale dérobée à ses conquêtes. " Seuls, dit-il, que pouvions-nous contre de telles volontés et une telle puissance ? Depuis quarante jours, animés par le courage de notre empereur, nous supportions les attaques des Barbares. La mer, bien que remplie de leurs vaisseaux, nous était encore favorable, et semblait nous promettre des secours de l'Occident. Une chaîne de fer inexpugnable fermait l'entrée du port de Byzance, et s'ouvrait pour donner passage à quelques vaisseaux amis. Mais, avec cette puissante et brutale obéissance d'un million de bras esclaves, Mahomet, dans une seule nuit, fait transporter par terre et jeter tout à coup dans ce port inaccessible une flotte chargée d'armes et de soldats. Quel fut le réveil qui nous montra, dès l'aube du jour, la guerre dans notre plus sûr asile, le reste du monde séparé de nous, et partout Mahomet ! Alors

notre généreux prince, rappelant à lui toute l'antique majesté des Césars, réunit les grands, le peuple et quelques étrangers fidèles, pour leur annoncer le dernier combat et le dernier jour. Lorsque Constantin, dans cette nuit funéraire, après avoir demandé pardon à ses sujets, vint recevoir la communion au pied de l'autel, il semblait que cet Empire romain qui, déjà vieux il y a douze siècles, avait une seconde fois reçu la vie par le christianisme, allait enfin mourir. Le jour suivant ne trompa pas notre désespoir. Nous avons vu dans cet horrible assaut l'empereur combattre jusqu'à la dernière heure ; nous l'avons entendu proférer ce dernier cri de mort de l'empire : " N'y a-t-il point ici quelque chrétien fidèle, pour me couper la tête ?"

En disant ces mots, Lascaris semble succomber à l'horreur d'un tel souvenir ; ses forces lui manquent ; le sang coule d'une blessure récente que cachent à peine ses vêtements. Ranimé par les soins hospitaliers des étrangers qui l'entourent : " Et moi aussi, s'écrie-t-il, ne devais-je pas mourir, moi, descendant des empereurs, et de si près allié à ce sang glorieux que le dernier Constantin vient de consacrer par son martyre ? Malheureux fugitifs, ne sommes-nous pas coupables ? Etrangers, Siciliens, dites-moi, ne nous méprisez-vous pas ? Nous vivons encore." Tandis qu'un murmure de respect et d'admiration semble repousser l'injuste remords du brave Lascaris, il reprend ainsi : " La religion nous ordonnait de tenter tous les efforts pour sauver de la fureur des Barbares quelques-unes de ces faibles victimes, que menace plus cruellement la licence de la victoire. Dans ce jour affreux, où, sur les débris

de nos murailles, à travers nos rangs mutilés, la foule innombrable des Turcs inondait Contantinople, une pieuse croyance avait rassemblé, dans l'église de Sainte-Sophie, nos familles tremblantes et les vierges de nos monastères. On espérait, sur la foi d'une antique légende, qu'à l'heure même où les Barbares approcheraient des portes du temple, un ange du Seigneur se dévoilant, exterminerait ces bandes sacriléges; mais, hélas! j'avais appris de l'histoire et de la religion elle-même que Dieu laisse tomber les empires vieillis, et que, s'il veut quelquefois les secourir, le miracle de sa main, c'est de leur envoyer un grand homme. L'héroïsme et la vertu du dernier Constantin n'avaient pu nous racheter de la ruine: que pouvions-nous attendre encore? J'enlève loin du sacré, mais faible asile de Sainte-Sophie, quelques femmes illustres du sang des Comnènes; et, réunissant des amis courageux, je traverse, le fer à la main, les spectacles de sang, de débauche et d'impiété qui remplissaient déjà la vaste enceinte de Constantinople. Dieu puissant! que de crimes entassa devant nos yeux la barbarie de la guerre, cent fois redoublée par la fureur de ces peuplades sauvages, déchaînées au milieu du brillant séjour de la politesse et des arts![1] Exécrables ennemis! ah! que jamais ces villes d'Europe qui nous abandonnent à vous ne soient la proie d'une de vos victoires, et ne connaissent cette guerre impitoyable, où le droit du meurtre ne s'arrête qu'où commence l'esclavage! Réfugiés à Galata, parmi des alliés d'une foi douteuse, nous

[1] See "Author's Notes," A.

sommes parvenus, dans le tumulte de cette horrible conquête, à nous embarquer impunément. Nous portons en Italie notre nom de chrétiens, notre infortune, et d'immortels trésors ; ce sont les ouvrages des grands génies de notre patrie, ces dieux pénates de la Grèce ancienne, que j'ai sauvés du milieu des ruines de Constantinople, comme Enée dans sa fuite emportait le feu sacré de Vesta."

Ces paroles de Lascaris, le tableau de cette grande catastrophe redoublèrent l'intérêt et le respect de ceux qui l'avaient entendu ; et tandis qu'on le laissait, avec ses compagnons, prendre quelque repos dans l'asile qui leur était offert, la nouvelle de leur désastre et de leur arrivée se répandait au loin, et ne touchait pas tous les esprits d'une égale pitié ; on se disait que ce désastre était une punition de l'hérésie. Les femmes se montraient plus attendries et plus effrayées, et faisaient des prières pour la conversion des Grecs et pour l'extermination de leurs ennemis. Les dames grecques, qui étaient sur le vaisseau de Lascaris, furent aussitôt conduites dans le couvent des sœurs de Saint-Benoît, près de Catane. On les accueillit avec une charité toute chrétienne. La plupart avaient dit qu'elles étaient religieuses et consacrées au Seigneur; mais, lorsque ensuite elles levèrent leurs voiles et laissèrent paraître les longs flots de cheveux noirs qui couvraient leurs têtes et animaient la régularité de leurs traits, cet usage particulier aux monastères de l'Orient sembla presque, parmi les sœurs de Saint-Benoît, une profanation scandaleuse et la preuve de toutes les erreurs tant reprochées aux Grecs par les docteurs d'Occident. Ainsi, quelques différences

de costume, quelques variétés dans les usages avaient entretenu des haines si longues parmi des peuples chrétiens qui auraient dû s'éclairer l'un l'autre et se secourir. Toutefois, les sœurs de Saint-Benoît, avant de retirer aux pauvres fugitives l'asile qu'elles leur avaient accordé, se résolurent d'écrire à l'archevêque de Palerme ; et les jeunes Grecques restèrent dans cette demeure, sous la loi sévère de retraite et de pénitence qui leur est imposée, et se faisant une solitude au milieu même du monastère.

Cependant les voyageurs italiens, dont l'esprit réunissait à l'enthousiasme de la jeunesse cette curiosité savante qui devenait alors commune dans leur patrie, étaient impatients de revoir et d'entendre Lascaris. L'Italien moderne avait déjà reçu quelque reflet passager des arts de la Grèce : mais ce que la tradition racontait du moine Barlaam n'avait rien de semblable à l'image de ce généreux Grec emportant du milieu de Constantinople les archives du génie antique. Jusque-là, presque tous les Grecs venus en Italie étaient ou des grammairiens assez obscurs, ou des théologiens plus occupés de controverse que passionnés pour le génie des arts. La trace de leur présence s'était bientôt effacée ; et les divisions excitées par le concile de Florence avaient interrompu ce commerce de lumières à peine renaissant. D'ailleurs, lorsque Constantinople existait encore, il semblait qu'on serait toujours à temps de consulter ce dépôt des sciences que la fortune ne se lassait pas de conserver ; mais aujourd'hui le foyer venait de s'éteindre, et tout avait péri sans retour. Cette pensée occupait le jeune Médicis, digne du nom de son

père, et zélé comme lui pour la renaissance des arts.

Lorsqu'au lever du jour Lascaris vint au bord de la mer, cherchant des yeux s'il n'apercevrait pas dans le lointain quelque navire chargé de ses malheureux concitoyens, il y trouva déjà Médicis et ses amis. L'un d'eux, jeune peintre dont les crayons devaient un jour honorer l'école de Florence, s'occupait à retracer le spectacle de la veille, au même lieu où il l'avait vu. Il esquissait ces fugitifs descendus sur la rive, ce vaisseau à l'ancre; mais sur la poupe, il plaçait une Minerve qui regardait l'Italie. Un autre de ces voyageurs, Bembo, élevé dans le sein de l'aristocratie vénitienne, plus curieux de l'histoire des peuples que de celle des arts, méditait sur cette décadence si longue et cette chute si soudaine de l'empire d'Orient; et il était tenté de moins estimer une science qui ne préservait pas les Etats de leur ruine.

Il ne put se défendre d'exprimer cette pensée à l'illustre fugitif. "Hélas! dit Lascaris, les arts sont le plus beau titre d'un peuple, et le seul testament qu'il puisse laisser à l'avenir; mais les arts ne triomphent pas de la corruption des lois; ils y succombent eux-mêmes. Depuis plusieurs siècles, nous mourions de langueur par le vice d'un gouvernement tyrannique et d'une société vieillissante; c'est aux peuples de l'Europe qu'il appartient de nous remplacer et d'ouvrir une époque nouvelle. Je l'avouerai, cette pensée depuis longtemps se mêlait en moi à la triste prévoyance du destin de Constantinople. Jeune encore, quand je vis nos querelles religieuses, la faiblesse de notre empire, le luxe de

nos grands, je me tournai vers l'étude des monuments d'un autre âge, dont notre langue était demeurée dépositaire, mais qu'elle ne pouvait plus égaler. Je rassemblais autour de moi ces précieux chefs-d'œuvre ; j'en multipliais les copies, comme un présent réservé pour le genre humain.[1] Je me disais : Si nous devons périr, au moins que l'Europe hérite du génie de nos pères. J'étais semblable au navigateur qui, près d'être englouti par la tempête, chercherait à préserver des flots la carte de ses voyages et de ses découvertes.—La langue et les ouvrages des Grecs, reprit Médicis, trop peu répandus parmi nous, y sont cependant chers aux hommes les plus sages. Notre grand poëte Pétrarque, ayant reçu d'Orient une copie d'Homère, gémissait de posséder ce trésor stérile dans ses mains. Boccace, son ami, s'instruisit dans l'idiome des Grecs, et interpréta pour lui les chants d'Homère.—Qu'ils soient entendus de tout le monde, ces chants sublimes ! s'écria Lascaris ; c'est l'imagination, la philosophie des Grecs, ce sont nos orateurs, nos poëtes qui doivent ranimer et enchanter l'Italie, et qui de là passeront dans le reste de l'Europe, que vous-même appelez encore barbare. Sous le ciel de la Grèce, une race d'hommes habita longtemps favorisée du plus heureux climat et de la plus noble liberté. L'inspiration y naissait du patriotisme ; et la gloire élevait incessamment les âmes aux grandes actions, qui sont le type secret des beaux-arts. Homère avait inventé le beau dans la poésie, Platon le porta dans la morale : et la raison devint plus sublime que l'enthousiasme. Voilà sous quels

[1] *See* "Author's Notes," B.

auspices s'était formée, et s'est renouvelée plus d'une fois dans la Grèce, une élite de grands poëtes, de philosophes, d'orateurs, que nous, malheureux bannis de Constantinople, nous allons donner à l'Italie. Jamais vaincus n'auront emporté dans leur fuite un plus rare trésor ; jamais hospitalité ne sera payée d'un plus magnifique présent ; nous donnerons plus encore que nous ne possédions nous-mêmes. Chez nous, peuple déchu, les modèles du grand et du beau demeuraient fidèlement conservés, mais stériles et sans imitateurs ; ils enrichissaient nos archives, et ne nous inspiraient plus. Notre esprit découragé demeurait immobile dans un cercle étroit, comme notre empire même était renfermé tout entier dans Byzance. Mais que ces modèles transportés parmi vous, et parmi les peuples barbares d'Occident, viennent animer des idiomes et des peuples nouveaux, alors un nouvel âge de gloire et de lumière naîtra pour l'Europe. Vous surtout, Italiens, avec la liberté de vos mœurs, vos souverainetés pacifiques et vos villes républicaines, vous pouvez retrouver les premiers quelque chose des heureux loisirs et du beau génie de la Grèce. Les arts changeant tour à tour de climats ressemblent à ces brillants signaux dont parle notre Eschyle, à ces feux allumés de rivage en rivage, qui, pour annoncer la victoire d'Agamemnon, se succédaient et se répétaient l'un l'autre, depuis les sommets de l'Ida jusqu'aux montagnes voisines de Mycènes. Que cette flamme allumée par les Grecs, qui brûla sur les bords de l'Ionie, de la Sicile, de l'Egypte et de l'ancienne Ausonie, renaisse aujourd'hui dans la Rome chrétienne. Quand les Barbares s'agran-

dissent dans l'Orient, que l'Europe s'instruise et s'éclaire ! elle sera victorieuse !"

Médicis, Bembo, le peintre Alberti, Calderino, qui depuis porta les lettres grecques en France, écoutaient avidement Lascaris, et semblaient s'animer de son enthousiasme. Lascaris continua quelque temps de les entretenir du génie de Platon; il leur exposait rapidement quelques-unes de ces grandes pensées qui s'étaient presque élevées d'avance jusqu'à la sublimité de la loi chrétienne. Lascaris s'arrêtait quelquefois pour s'accuser lui-même de se plaire à de tels discours. "L'empire grec n'est plus, disait-il; et moi, faible citoyen, je vais conter à des étrangers les merveilles du génie de nos pères, qui n'ont plus de tombeaux ! Je ressemble à ces Athéniens esclaves qui, dans cette même Sicile, allaient chantant les vers de Sophocle et d'Euripide; mais ces Athéniens n'avaient perdu que la liberté; leur patrie vivait encore et donnait des regrets à leur esclavage; moi, je suis libre, mais seul dans le monde; excusez-moi, si je cherche à retrouver une image présente de la Grèce dans le souvenir de nos arts; je n'ai plus d'autre patrie."

Ces entretiens furent interrompus par la nouvelle que d'autres malheureux Grecs étaient abordés non loin de Messine, et cherchaient leurs compatriotes; ces nouveaux fugitifs venaient du Péloponèse et de l'Attique, où Mahomet n'avait pas encore porté la guerre. Le plus célèbre d'entre eux était Gémiste Plétho. Jadis appelé à la cour des empereurs, employé dans les négociations d'Italie, un amour invincible pour les plus beaux souvenirs de la Grèce l'avait ramené près d'Athènes; c'était là

qu'il avait nourri son enthousiasme pour la philosophie de Platon ; il lui semblait que Byzance même, à l'extrémité de la Thrace, n'avait jamais été qu'une colonie demi-barbare, trop éloignée de la vraie métropole des arts et du génie. Entouré des monuments que renfermait encore Athènes, passionné pour tous les souvenirs de la Grèce antique, ce philosophe éloquent et bizarre avait attiré sur lui ces persécutions religieuses qui, jusqu'au milieu de la chute de l'empire, déchiraient les malheureux Grecs ; frappé d'anathème, il était banni de son pays, d'où tant d'autres fuyaient. On l'accusait d'avoir conservé une préférence impie, une foi sacrilége pour les anciennes divinités de la Grèce, et de ressusciter en lui les illusions et les vœux de Julien. L'Olympe d'Homère était, disait-on, devenu pour cet idolâtre des arts une sorte de mystérieux symbole que son imagination adorait, auquel il croyait presque, mêlant l'enthousiasme et la subtilité, les extases et les allégories.

Gémiste, quoiqu'il eût autrefois vécu dans les honneurs de la cour de Byzance, portait le manteau des philosophes anciens ; sa taille haute, son front large et découvert, sa longue barbe blanche, ses regards pleins d'un feu mystique, l'air de méditation et d'enthousiasme empreint dans la majestueuse singularité de ses traits lui donnaient quelque chose de semblable à l'idée que l'on se ferait de Pythagore ou de Platon. Mais Gémiste, déchu de cette simplicité des beaux temps de la Grèce, n'était qu'un imitateur des Plotin et des Porphyre. Toutefois il inspirait un respect mêlé de surprise. Beaucoup de Grecs amis des lettres s'étaient réunis

autour de lui ; il avait eu dans Byzance et dans Athènes de nombreux élèves ; et c'était de son école qu'était sorti le célèbre Bessarion qui, prévoyant la ruine de sa patrie, avait dès longtemps quitté la foi d'Orient, pour s'attacher à l'Eglise latine, et, se faisant Italien, n'avait conservé de son origine que l'érudition grecque et les finesses de la cour de Byzance. Elevé au cardinalat par le pape Eugène IV, Bessarion semblait devenu l'espoir des Grecs fugitifs, et Gémiste, par l'attachement de son ancien disciple, leur promettait un appui.

Sa vue frappa d'étonnement Médicis et ses jeunes amis ; son langage plein d'élévation les captivait plus encore ; il n'avait rien de cette tristesse inquiète, de cette douleur d'homme et de citoyen, qui se mêlaient à toutes les pensées de Lascaris, et venaient glacer jusqu'à son enthousiasme pour les arts. Gémiste semblait habiter un monde idéal, où les chagrins de la terre n'arrivaient pas ; son imagination voyait toujours au delà des événements, ou plutôt les transformait à son gré, et les teignait de ses couleurs. Peut-être dans ce moment regardait-il avec une sorte de joie triste et douteuse la chute de l'empire byzantin. Peut-être, au milieu de la victoire de Mahomet et de l'ébranlement de l'Europe, il rêvait le retour des fêtes de la Grèce et la liberté des temps antiques. Il remercia Médicis et les jeunes Italiens des égards et du zèle qu'ils avaient marqués pour ses compatriotes ; et son langage respirait une sorte de hauteur et de confiance dans l'avenir. " Jeune homme, dit-il à Médicis, vous faites bien d'admirer la Grèce ; vous êtes digne de votre père que j'ai vu dans Florence, à l'époque

des inutiles débats du concile. Il fut curieux d'apprendre quelques-unes des vérités de nos sages. Mais son âme était trop occupée des soins étroits de la politique vulgaire; il songeait surtout à gouverner ses concitoyens, et il ne s'attachait pas aux grandes pensées du maître des sages. Le temps lui manquait pour les hautes vérités; et il ne comprenait pas la réforme qu'attend l'univers, et qui peut encore sortir de la Grèce.

— Nous sentons déjà, répondit Médicis, tout ce que les arts de la Grèce peuvent donner de gloire et de lumière à notre patrie; venez en Italie; portez-y votre langue et les ouvrages des grands génies dont vous êtes les dignes interprètes. Lascaris nous a montré comment nos villes d'Italie peuvent imiter la politesse d'Athènes et s'enrichir de ses antiques chefs-d'œuvre. La Grèce va renaître parmi nous; elle passera chez les peuples d'au delà les monts; elle y portera les lettres et l'éloquence." Un sourire du vieux philosophe semble annoncer que de telles paroles ne répondent pas à sa pensée et à ses espérances. "Nous en parlerons, dit-il, j'attends ici les lettres de Bessarion; je veux savoir ce qu'il offre à ses concitoyens et à la Grèce, dont il a deux fois apostasié les souvenirs."

Gémiste évita de prendre un asile dans le monastère de Saint-Benoît, si généreusement ouvert à ses compatriotes; mais il se promettait de les voir sans cesse et de parcourir avec eux quelques-uns des sites extraordinaires et des antiques monuments qui environnent Catane. Le lendemain, dans une de ces soirées où le souffle du vent de mer

rafraîchit le climat brûlant de la Sicile, les fugitifs se reposaient, après une longue course, sur un des pics de l'Etna. Médicis et ses amis les accompagnaient, et un jeune frère du couvent de Saint-Benoît, qui paraissait épris d'une vive curiosité pour leur science, les avait suivis. Là se trouvaient réunis, auprès de Lascaris et de Gémiste, plusieurs Grecs illustres, Hermonyme de Sparte, Argyropule, nourri dans la philosophie d'Aristote, Georges de Trébizonde, fameux par ses querelles et son éloquence, Andronique, qui fut le maître de Laurent de Médicis, Démétrius d'Athènes, le plus ingénieux interprète d'Homère, Théodore Gaza, Michaël Apostole, l'admirateur et l'élève de Gémiste. De récentes nouvelles venues de l'Orient occupaient leur entretien ; elles annonçaient la translation irrévocable de l'empire turc dans Byzance. Mahomet avait fait une mosquée de Sainte-Sophie, un harem du palais des Césars. D'innombrables familles, appelées des diverses parties de son empire, venaient remplacer dans Stamboul celles que la guerre ou l'esclavage avaient détruites ou dispersées ; le culte grec était conservé dans la population des vaincus ; et Mahomet leur accordait un patriarche qu'il avait décoré lui-même de la crosse pontificale. Du reste, le sultan allait dévorer tous les débris de l'empire et menaçait Trébizonde et la Morée, devenus ses tributaires. Ces détails redoublaient la douleur de Lascaris. "Le faible reste de notre patrie, disait-il, est plus qu'anéanti ; Mahomet arrête le carnage pour faire subsister dans la servitude une image du peuple vaincu ; il y aura dans Byzance un christianisme esclave de l'Alcoran, un

évêque chrétien choisi par le profanateur de nos temples : je n'ose plus rien espérer, même de la religion." Cette douleur, ressentie par tous les amis assemblés, paraissait ne pas se communiquer à Gémiste ; il était préoccupé d'une autre pensée et semblait animé d'une espérance qu'il n'avouait pas. " Que parlez-vous, dit-il, de destruction ou d'esclavage ? vous souvenez-vous des paroles que prononçait l'hiérophante à l'entrée du sanctuaire, à la lueur de la flamme sacrée : *Veillez et soyez purs?* La Grèce meurt, parce qu'elle a perdu les traditions de ses aïeux ; elle se retrouverait elle-même, en remontant aux sources sacrées où puisaient nos pères." Pendant qu'il s'exprimait ainsi avec un enthousiasme enveloppé de mystère, à son aspect vénérable, à sa longue barbe blanche, on eût cru voir un pontife de Delphes ou d'Eleusis ; ou plutôt, ce lieu sauvage, où les Grecs étaient réunis, ce voisinage du volcan rappelait Empédocle tourmenté des grands secrets de la nature et prêt à s'élancer dans les abîmes de l'Etna.

La préoccupation singulière qui semblait passionner Gémiste, non-seulement pour les arts, mais pour les croyances de l'antiquité, n'était pas alors sans exemple, même en Italie. Le goût des lettres romaines, sans cesse éveillé par les monuments et les ruines qui couvraient le vieux Latium, ranimait aussi les souvenirs du polythéisme ; et c'est dans ce même temps que vivait Pomponius Lætus, qui, né d'une famille illustre de Naples, avait adopté le nom d'un ancien Romain, et, au milieu de ses disciples, comme lui fanatiques de Rome profane, dressait des autels à Romulus, et imitait furtivement

les rites sacrés et les cérémonies chantés par Ovide. Le jeune Bembo avait récemment vu Pomponius à Venise, où il s'était réfugié, son paganisme littéraire l'ayant fait soupçonner, avec quelques autres savants, de complots contre le trône pontifical. Frappé de ce souvenir, Bembo n'en était que plus attentif aux paroles et à l'enthousiasme de Gémiste, et l'écoutait, cependant, avec un léger sourire, tandis que le jeune religieux de Saint-Benoît, témoin de cette scène extraordinaire, demeurait, les mains jointes, presque saisi d'une muette terreur.

Tout entier aux illusions et aux poétiques images qui se pressent dans son âme, Gémiste reprend bientôt avec chaleur: "N'était-ce pas, ô Grecs! une admirable idée de notre maître Platon, que celle qui peuplait l'univers de tant de génies protecteurs, sous la haute puissance et le regard éternel d'un Dieu suprême? O Lascaris, qui voulez porter nos arts en Italie! retrouverez-vous sur cette terre, devenue barbare, le Dieu qui, dans la Grèce, donnait l'inspiration et l'éloquence? Que ferez-vous de nos chefs-d'œuvre qui, pour des peuples ignorants de nos mystères antiques, ne seront plus qu'une lettre morte et stérile? Quand Platon alla visiter les sages d'Egypte, lui suffisait-il d'admirer la forme des caractères et des symboles gravés sur le frontispice des temples? Ne voulait-il pas en pénétrer le sens et le mystère? Que sont nos arts séparés du culte et des croyances, c'est-à-dire de la vie de nos pères? Souvenez-vous de ces mots qu'un Romain écrivait à son ami: "Vous allez à Athènes, adorez donc les dieux." O Lascaris!

peut-être vous n'avez pas senti cette puissante union de nos souvenirs et de notre génie, de nos arts et de nos traditions antiques, vous à demi étranger, vous retenu, parmi les vaines querelles de Byzance, aux confins de la Thrace, loin de nos rives sacrées. Oh! si vous aviez habité dans Athènes, si vos regards, au lever du jour, avaient rencontré le Parthénon, si vous aviez cru retrouver la trace des pas du divin Platon, si les ruines mêmes vous avaient paru immortelles et saintes, que vous seriez loin de réduire le génie de nos pères à la perfection des arts et de la parole! Cette image du beau que vous contemplez dans leurs écrits et que vous voulez faire connaître aux peuples d'Occident, ne savez-vous pas qu'elle n'est qu'une copie dérobée au divin exemplaire qui se lit dans les cieux? Elevons les ailes de notre âme vers cette beauté céleste; alors nous la retrouverons plus vive et plus vraie dans les traditions et la poésie de nos pères."

Pendant qu'il parlait ainsi, le jeune Michaël Apostole semblait s'animer à son exemple, mais d'un enthousiasme plus timide et moins confiant que celui du vieillard. Le doute se mêlait à son illusion; il apercevait comme de séduisantes promesses ce que l'ardente imagination du vieux platonicien réalisait, en l'exprimant. Il n'était point persuadé; il était ému. Surtout il partageait cette espèce de mépris que les Grecs de Byzance avaient pour la civilisation des Latins. "Pour moi, dit-il, sans espérer la renaissance de la Grèce, qui succombe sous les coups des Barbares d'Asie, je n'irai point vivre dans l'Occident. Je préfère me retirer

dans quelques-unes des îles de la mer d'Ionie, à Chypre ou[1] dans la Crète. Qu'irons-nous faire chez ces peuples qui sont étrangers à nos arts ? Quand se dissipera l'ignorance de l'Europe au milieu des guerres qui la divisent ? Sur les ruines de Rome, qui fut elle-même barbare, si on la compare à la Grèce, vingt peuples se sont élevés ; dans leurs langues les moins grossières on ne fait que retrouver les débris de l'idiome des Romains."

En ce moment l'attention des étrangers fut distraite par les accents d'un voyageur qui descendait de la montagne en chantant quelques-uns de ces vers de Dante que, depuis un siècle, l'instinct de l'admiration avait rendus familiers parmi les peuples d'Italie ; il redisait ce début admirable du poëte :[2] "La douce couleur du saphir oriental, qui brillait dans la lumière d'un horizon limpide jusqu'au premier cercle des cieux, rendit à mes regards tous leurs plaisirs, sitôt que je fus sorti de cette morte vapeur, qui m'avait contristé les yeux et l'âme."

A ces beaux vers, qui semblaient tout ensemble une prédiction si heureuse et une si éclatante image du réveil des arts dans l'Occident, les Grecs fugitifs et les jeunes Italiens restèrent quelque temps muets d'admiration. "Croyez-vous, dit Médicis, que l'idiome capable de tels accents soit peu préparé pour recevoir les nouvelles inspirations de la science

[1] *See* "Author's Notes," C.

[2] "Dolce color d'oriental zaffiro
Che s'accoglieva nel sereno aspetto
Dell' aer puro, infino al primo giro,
Agli occhi miei ricominciò diletto,
Tosto ch'io usci fuor dell' aura morta,
Che m'avea contristati gli occhi e'l petto."

des Grecs ? Vous le voyez, dans le chaos de nos mœurs encore barbares, un esprit sublime a fait entendre parmi nous ces chants presque divins. Que ne pourrions-nous pas, si les grands modèles et le beau génie de la Grèce venaient nous éclairer ?"

Lascaris, qui connaissait Dante comme Homère, et dont l'esprit jugeait tout, parce qu'il pouvait tout comparer, saisit cette occasion d'expliquer l'erreur de Gémiste, et se tournant vers lui : "Vous avez entendu, dit-il, la réponse que les siècles font à votre système ; une ère nouvelle est née depuis longtemps pour l'esprit humain. Elle a sa religion, sa poésie, ses hautes vérités, ses croyances populaires ; elle peut recevoir encore des instructions et des modèles ; mais elle ne peut s'enfoncer dans le passé qui n'est plus et se transformer en une autre époque. Dans nos jeux antiques, les coureurs ne s'arrêtaient pas au moment où ils venaient de saisir le flambeau sacré. Ils s'élançaient avec plus d'ardeur, et la flamme s'animait agitée dans leurs mains ; c'est l'image de l'émulation qui doit exciter les peuples, dans la carrière des arts et de la vie sociale. L'ancien monde est fini ; mais il régnera longtemps sur l'imagination des hommes par les monuments et les souvenirs qu'il a laissés. Nous serons les interprètes de cette savante antiquité ; nous en publierons les merveilles ; et, s'il se trouve dans la foule quelque heureux génie, sitôt qu'il aura été touché du souffle de nos paroles, il se sentira comme emporté au-dessus de ses contemporains et de lui-même.—Nous avons déjà commencé ce grand ouvrage, reprit Médicis ; partout dans l'Italie on s'occupe de fouiller les ruines, et de retrouver le génie des

Romains. Cosme de Médicis, mon père, est l'ami des savants ; il rassemble à grands frais les manuscrits les plus rares. Ses vaisseaux qui commercent dans la Perse, dans l'Egypte et dans l'Inde, en ont quelquefois rapporté des livres qu'il estime plus que tous ses trésors. Combien n'aura-t-il pas plus de joie à vous accueillir ! Nous sommes, au milieu de l'Italie, comme des enfants abandonnés qui errent parmi les ruines des palais de leurs aïeux. Montrez-nous l'usage des richesses que nous découvrons chaque jour, en nous apportant celles que vous possédez vous-mêmes.

Lascaris reprit alors : "Il ne s'agit pas pour vous de remonter vers les mœurs et les traditions des anciens Romains. Vous habitez l'Italie ; mais vous êtes un peuple nouveau ; vos pontifes et vos savants parlent l'ancienne langue de Rome ; mais tout est changé, excepté les mots dont ils se servent encore, et qui retentissent autour d'eux comme un stérile écho du passé. Au lieu de suivre servilement la trace des Latins, et d'être les copistes d'un peuple imitateur, allez droit à la source où puisèrent leurs grands hommes. L'ancienne Rome est tout ensemble trop près et trop loin de vous. Son génie vous accable ; le nôtre doit vous inspirer. Il y a dans les arts, comme dans la vie, une éternelle vérité et des formes passagères. La vérité, c'est ce qui touche au fond du cœur de l'homme ; le reste n'est qu'un vêtement qui change avec la saison et suivant les caprices de l'usage. L'erreur de l'enthousiasme, c'est de se passionner pour quelques-unes de ces formes changeantes et secondaires, et de les prendre pour la réalité même.—Je sais bien, dit Bembo, que

vous ne prétendez pas apporter avec vous le cortége des anciennes fables de la Grèce. Mais alors, de quoi nous servira de connaître le génie de vos aïeux qui vivaient sous des lois, des mœurs, un culte religieux si différents des nôtres ? Célébrerons-nous, comme les Grecs, ces fêtes religieuses, où la poésie prodiguait sur la scène ses chefs-d'œuvre admirés par vos pères ? On joue quelquefois devant le peuple en Italie, et même dans les pays au delà des Alpes, les mystères de notre sainte religion ; mais les hommes savants regardent en pitié ces amusements grossiers. Comment pourrions-nous jamais égaler ces pompes de la Grèce païenne, dont nous voyons encore ici les vestiges ?" En même temps, Bembo désignait de loin ces restes immenses d'un théâtre antique, encore admirés aujourd'hui près de Taurominium, assemblage de colonnes à demi brisées, vaste et magnifique enceinte, d'où se découvraient en perspective, au fond de la scène, le rivage de la mer et les cimes de l'Etna : " Ah ! je ne sais, dit Lascaris, si vous ferez renaître les merveilles du théâtre d'Athènes. Il faudrait avoir vaincu les Barbares pour étaler, comme Eschyle, leur défaite sur la scène. Mais les grands ouvrages de la pensée n'ont pas besoin d'inspirer des imitateurs pour être utiles au genre humain. N'est-ce rien pour un peuple que de recevoir de semblables leçons ? Combien ne doivent-elles pas polir les mœurs, élever les esprits, et répandre partout cette chaleur d'enthousiasme qui précède et qui prépare les créations du génie ? Je n'espère pas que la Grèce se délivre aujourd'hui des Barbares par la vertu de ses souvenirs ; mais si, quelque jour, elle

peut revivre, elle le devra sans doute à la civilisation et aux sciences dont elle a si longtemps gardé le dépôt. Il n'y a dans le monde que deux puissances, la force et la pensée; quelque inégale que paraisse d'abord la lutte entre ces deux puissances, la pensée triomphe toujours; car elle use la force et transforme la barbarie. Que les précieux écrits de nos grands hommes et de nos sages soient conservés, voilà désormais le seul appui de la Grèce et l'espoir lointain de sa délivrance!"

En s'entretenant ainsi, Lascaris et ses amis retournaient vers la ville, dans l'intention de hâter leur départ pour l'Italie. Ils y trouvèrent des lettres venues de Rome, qui leur apportaient de bien faibles consolations. Le sort de Byzance y semblait déjà prévu; et on attendait la nouvelle de l'asservissement de toute la Grèce. Bessarion écrivait à ses anciens compatriotes avec l'expression d'une vraie douleur, et cependant avec une sorte d'amertume, comme s'il n'eût pas encore oublié les querelles du concile de Florence. Il déplorait la ruine inévitable de Constantinople, le triomphe des Barbares, l'injure de toute la chrétienté. Il annonçait que le pape Nicolas V avait armé des vaisseaux pour secourir l'empire grec; mais en même temps il laissait entrevoir combien l'obstination schismatique des Grecs avait blessé tous les cœurs zélés pour la vraie foi. "Vous l'avez voulu, écrivait-il, vous avez tenté Dieu; vous avez mieux aimé périr par la main des Barbares, que de rétracter vos erreurs dans le sein de vos frères. Le souverain pontife a dit sur vous la parabole de l'Evangile:—Si le figuier ne porte pas de fruits d'ici à trois ans,

il sera coupé dans sa racine, détruit, jeté au feu.— Voici la troisième année." Toutefois, dans cette lettre adressée à Lascaris, Bessarion promettait à tous les Grecs l'appui généreux du souverain pontife, zélé protecteur des arts. Il pressait Lascaris de se rendre à Rome, et il terminait en disant que, pour lui, malgré les nombreux emplois et les légations importantes dont il était chargé, il ne négligeait pas les lettres et la philosophie grecques, et qu'il s'en occupait dans ses ambassades à la cour des princes. Une autre lettre de Bessarion s'adressait à son ancien maître, le savant Gémiste. Elle ne renfermait aucun reproche, aucune réflexion sur les erreurs imputées à ce zélé sectateur de Platon. "Puisqu'on vous bannit de la Grèce, disait Bessarion, venez à Rome; vous y trouverez un asile dans la bibliothèque du Vatican." Le reste de la lettre touchait à plusieurs points de la philosophie de Platon, dont le savant cardinal était fort préoccupé, et sur lesquels il consultait son ancien maître. A ces lettres était jointe une bulle de la cour de Rome[1], en faveur du roi de Chypre. Bessarion l'envoyait comme une preuve de la sollicitude, que le souverain pontife avait gardée pour les chrétiens de l'Orient fidèles à l'Eglise romaine. Lascaris, en jetant les yeux sur cet unique secours que l'Occident donnait à la Grèce, remarqua la forme nouvelle et la régularité des caractères qui ne semblaient pas tracés à la main. "Quelle est, dit-il, cette écriture inusitée? Nous ne la connaissions pas à Byzance; et nous ne l'avons jamais vue dans les lettres que

[1] *Litteræ indulgentiarum Nicolai V, Pont. Max., pro rege Cypri datæ.*

nous recevions quelquefois de l'Eglise de Rome.— C'est, répondit le messager du cardinal, une invention assez curieuse, qui vient d'être faite au delà des monts, chez les Barbares, dans une ville de Germanie. Ils ont imaginé de fabriquer avec du bois et du plomb des caractères qui se gravent sur le papier autant de fois qu'on le veut. On accusait ces gens-là de magie et de commerce diabolique, mais bien à tort; car notre saint-père le pape en a fait venir quelques-uns de Mayence, pour écrire ainsi les brefs et les lettres nombreuses de la chambre apostolique. Déjà même, on commence à copier de cette manière de plus longs ouvrages."

Lascaris écoutait avidement ces détails, les yeux attachés sur la sainte bulle, et comme saisi de surprise et de joie. "Ah! dit-il, heureux effort de l'industrie de l'homme, source de vérités nouvelles, sauvegarde immortelle des vérités découvertes! Tous ces trésors de la pensée que je viens d'enlever aux flammes des Barbares sont désormais en sûreté, même contre le ravage du temps. On va les multiplier sans nombre; ils vont pénétrer dans tous les points de l'univers, et porter partout le nom et le génie de la Grèce. C'est aujourd'hui, qu'au milieu de l'accablement de nos malheurs, je vois avec certitude l'aurore d'une grande époque commencer pour le genre humain."

Le savant Gémiste, dont l'esprit vivait tout entier dans les traditions et les images de la Grèce antique, paraissait ne donner que peu d'attention à ce discours. Bien que le caractère de son esprit fût l'enthousiasme, il ne savait se passionner que pour ce qui n'était plus; ses espérances mêmes

n'étaient que des souvenirs. Mais les autres Grecs plus jeunes entrevoyaient toute la grandeur de ces nouvelles promesses. Médicis surtout en paraissait charmé; il tenait à la main une lettre de son père, et, la remettant à Lascaris: "Voyez, dit-il, Florence vous attend; elle veut disputer à Rome la gloire de recueillir votre naufrage." Voici quelques passages de cette lettre du grand Cosme de Médicis: "Les retours maritimes ont été très-favorables cette année, mon fils; nos derniers vaisseaux, venus d'Alexandrie et de Bassora, m'ont apporté beaucoup de tissus précieux, des parfums, des diamants, et plusieurs manuscrits en grec et en arabe que j'ai placés dans notre muséum; mais ils annonçaient de bien tristes nouvelles sur Constantinople. Mahomet l'assiégeait de toutes parts; et déjà sans doute vous aurez appris, dans le lieu où vous êtes, la ruine de cette malheureuse ville; on ne fera rien ici pour la secourir. Dieu et les princes chrétiens l'ont abandonnée. Le pape, quoique ami des sciences, n'a pu pardonner aux Grecs leur obstination dans le schisme. On parle cependant d'une nouvelle croisade; mais on ne s'accordera pas plus pour reconquérir Byzance qu'on ne s'est accordé pour la défendre. Faisons du moins tout ce qui est en notre pouvoir pour les malheureux fugitifs qui échapperont à ce désastre. J'envoie des vaisseaux pour les recueillir sur toutes les mers de la Grèce. Toi surtout, mon fils, pendant ton voyage, si tu rencontres quelques-uns de ces Grecs illustres de Thessalonique ou de Byzance qui conservent tout le génie de l'antiquité, prodigue-leur tes soins. Ce sont des hommes rares et

sacrés, mon fils; ramène-les avec toi dans notre patrie, dans notre maison; ta présence même en sera plus précieuse pour moi. Mon fils, servons les lettres; embellissons Florence de toutes les richesses du savoir; c'est ainsi que nous mériterons d'être les premiers parmi nos libres concitoyens. Nous ne sommes que des marchands, disent les Albizzi; mais favorisons les lettres et le génie, plus que ne l'ont fait les rois." Quelques mots de cette lettre annonçaient aussi la découverte que l'on venait de faire en Germanie. Cosme de Médicis paraissait en avoir saisi d'abord toute l'importance.

"Je fais venir d'Allemagne, écrivait-il, cette merveilleuse invention; ne laissons aucun avantage à la cour de Rome. Qui sait les voies de la Providence? Peut-être cet art est-il un dédommagement du triomphe des Barbares dans l'Orient."

Lascaris ne pouvait retenir ses larmes en lisant l'expression touchante de si nobles sentiments. "Ah! dit-il, dans l'excès de nos malheurs nous ne serons pas du moins des fugitifs importuns à ceux qui nous reçoivent! Si nous n'avons plus de terre natale à servir, nous pourrons encore bien mériter du genre humain. Allons répandre dans l'Italie ces nobles études, ces trésors de la pensée, dont nous sommes dépositaires, et qui sont attendus avec une si généreuse impatience. Profitons de ces découvertes qui viennent d'éclore; peut-être bientôt un héritier des Césars de Byzance[1] travaillera-t-il de ses mains à cette nouvelle industrie, qui doit perpétuer et répandre les plus sublimes ouvrages de la raison et du génie. Nous vous suivons, cher

[1] See "Author's Notes," D.

Médicis, avec plus de confiance que n'en ont ordinairement des malheureux et des bannis ! "

Lascaris désirait d'autant plus hâter le départ de ses compatriotes, que la défiance et l'aversion religieuse des Siciliens pour les Grecs semblaient chaque jour, s'accroître. Quelque chose des singulières illusions de Gémiste s'était répandu au-dehors, avec mille interprétations plus bizarres. Les matelots grecs, imbus de la haine aveugle des moines de Byzance pour l'Eglise romaine, ne cachaient pas la répugnance que leur inspirait le culte des Latins, et répétaient, en les voyant, le nom injurieux d'*azymites*. Les Grecs n'avaient pas assisté aux prières de la liturgie romaine. Un bruit vague, une rumeur populaire les accusait d'impiété ; on murmurait contre eux les mots d'*infidèles* et de *schismatiques*.

L'arrivée d'un martyr du christianisme oriental, de Marc Théodore, évêque d'Ephèse, fortifia ces bruits, loin de les détruire. Zélé pour les priviléges de l'Eglise grecque, il avait été le plus inflexible adversaire de la réunion proposée dans le concile de Florence; son nom était chargé d'anathèmes par tous les docteurs de l'Eglise latine. Sa présence parut un sujet d'effroi dans le monastère, qui d'abord avait accueilli Lascaris. Echappé aux outrages des Turcs, et, malgré son dédain de la vie, sauvé par mille hasards, l'évêque d'Ephèse abordait en Sicile, dépouillé, meurtri, défiguré par le fer et par le feu, mais intrépide et résigné comme un apôtre des premiers temps. Cette austère pureté de mœurs que l'Eglise grecque opposait à la licence, trop commune alors, des prêtres d'Italie, était

relevée en lui par le malheur et la trace encore récente des tourments qu'il avait soufferts; et jamais le patriarche de Constantinople, s'égalant au pontife romain, et célébrant la Pâque orientale, au milieu des splendeurs de la basilique de Sainte-Sophie, n'avait paru plus vénérable à la foule prosternée sur les parvis du temple, que ne l'était, en ce moment, aux yeux des malheureux Grecs, l'évêque d'Ephèse, proscrit et mutilé par la foi.

L'évêque était plein d'indignation et d'espérance. Malgré l'amertume de son zèle contre les Latins, il se promettait enfin le secours de leurs armes, pour venger la prise de Constantinople et le sang de tant de martyrs. Il avait vu le triomphe de Mahomet et le corps du malheureux Constantin tiré de la foule des morts et exposé à tous les regards, comme le trophée de la conquête. Mais il ne pouvait croire que Dieu eût permis pour longtemps cette sacrilége victoire; il lui semblait que l'Europe émue allait se soulever de ses fondements pour écraser l'impie. Il blâma sévèrement le peu de confiance de ses frères, la timidité de leur foi. "Il nous faut, dit-il, avant tout, offrir le divin sacrifice de la messe pour les vivants et pour les morts, pour le salut des uns et la persévérance des autres."

Aucun lieu consacré, dans Catane, n'était ouvert aux fugitifs pour l'accomplissement d'un tel devoir, Ils hésitèrent quelques moments sur le refuge où ils devaient cacher la cérémonie sainte. L'un d'eux proposa de se réunir aux portes mêmes de la ville. dans les ruines souterraines, monument de l'antique cité ensevelie par une éruption de l'Etna. "Non, dit l'évêque d'Ephèse, quelle que soit l'erreur ou l'in-

justice des hommes, la croix ne se cachera pas aujourd'hui dans les cavernes et dans les tombeaux, comme aux premiers jours du christianisme. C'est à la face du ciel et près du rivage où vous êtes abordés que vous devez rendre grâce à Dieu qui vous a conduits. Notre foi n'est pas criminelle ; et les chrétiens n'achèveront pas sur nous le martyre commencé par les Turcs. Demain, au lever du jour, que tous nos frères soient réunis sur cette colline entourée de bois épais, qui commence la première chaîne de l'Etna! Là, j'offrirai le divin sacrifice, avant que nous nous embarquions pour l'Italie, afin que Dieu nous donne la force de garder notre foi parmi les chrétiens de l'Occident, comme parmi les Barbares d'Asie."

La foi vive des Grecs leur fit saisir avec empressement ces paroles du vertueux évêque. Lascaris, qui avait longtemps souhaité la fin du schisme de Byzance, respectait la piété de l'évêque d'Ephèse; et il admirait cette image de la religion confiante et immobile sur les ruines d'un empire.

Toute la colonie des fugitifs se rendit dans la nuit au lieu que l'évêque d'Ephèse avait indiqué. A la lueur de ces torches de résine que fournissent les bois de l'Etna, ils traversèrent lentement la vallée ; et l'aurore les vit réunis au sommet de la colline, sous cet arbre gigantesque qui subsiste encore aujourd'hui, et que l'on appelle [1] *le châtaignier des cent chevaliers*, parce qu'il est assez vaste pour couvrir un tel nombre de combattants sous son épais feuillage.

Cet arbre, selon la croyance du pays, était consacré à sainte Agathe, dont le voile, conservé dans

[1] *See* "Author's Notes," E.

l'église principale de Catane, protégeait la ville, disait-on, et pouvait seul, déployé dans les airs, arrêter les feux de l'Etna et les torrents de la lave en fureur. Sans connaître cette tradition des habitants, Théodore prépara sous ce majestueux abri la cérémonie sainte. On avait apporté le calice d'or donné jadis par le grand Constantin au sanctuaire de Sainte-Sophie et sauvé, dans la fuite des Grecs, par une religieuse de Byzance, alliée à la famille du dernier empereur. On le plaça sur un quartier de roche, qui semblait artistement taillé pour quelque autre usage. Le pain levé du sacrifice avait été, suivant la coutume, pétri par les mains d'une vierge; elle y avait gravé les caractères sacrés[1] qui promettaient la victoire à Jésus-Christ. Revêtu de la longue robe blanche des pontifes grecs, la tête ornée de la couronne, après s'être incliné trois fois vers l'Orient, l'évêque commença les cérémonies saintes, avec le même soin religieux, la même lenteur qu'il aurait observés dans Ephèse ou dans Byzance. Les Grecs étaient rangés à l'entour, debout, la tête couverte, et répétaient ces hymnes de l'Eglise orientale, embellies des plus harmonieux accents de la parole humaine: *Dieu saint, Dieu puissant, Dieu immortel, ayez pitié de nous !*

Lorsque Théodore fut au moment où, selon le rituel de l'Eglise d'Orient, le pontife adresse la parole au peuple assemblé, il s'écria: "Grand Dieu ! la Grèce chrétienne n'est pas détruite, puisque dans ce lieu désert, sous cet abri sauvage, nous te prions

[1] Ce pain est de pâte de froment levée, sur laquelle on a imprimé les premières lettres de ces mots, *'Ιησοῦς Χρίστος νικᾷ, Jésus-Christ est vainqueur.*

encore. Mahomet a souillé ton temple, brisé les images de tes saints; mais notre foi, toute spirituelle et pure, ne s'attachait pas à ces signes périssables. Daigne aujourd'hui, grand Dieu, soutenir la foi de nos frères parmi les épreuves de la captivité et les tentations du malheur! Sauve notre religion sainte des cruautés et de la protection de Mahomet; daigne absoudre nos Pontifes autorisés par ce maître impie; et ne leur ôte pas, tout indignes qu'ils sont, le pouvoir de sanctifier le peuple par ta divine parole. Puissé-je bientôt retourner en Orient, et mourir pour la foi que j'ai gardée! Mes frères, dans les hasards de l'exil, sous les climats où le sort vous jettera, conservez le christianisme de vos aïeux. En vain la Grèce est soumise, et les Grecs esclaves ou dispersés; vous serez un peuple, tant que vous aurez un culte. La religion, le partage des mêmes autels, la foi aux mêmes espérances, voilà la première et la plus sainte de toutes les patries; avec elle vous retrouverez, ou plutôt vous n'aurez jamais entièrement perdu cette glorieuse terre de la Grèce. Les autels de votre Dieu vous rendront un jour les tombeaux de vos pères.

" Ne sommes-nous pas en effet les aînés de l'Europe, dans la religion, comme dans les arts? n'avous-nous pas donné l'Evangile à l'empire romain? Athènes et Corinthe ont entendu la voix de saint Paul. Ephèse est une des sept villes fidèles qu'avait comptées l'apôtre. On conservait dans Byzance la chaire pontificale où s'est assis le grand Chrysostôme. Hélas! quels torrents de lumières versait l'Eglise grecque pendant ces premiers âges et ce glorieux avénement du christianisme! Et mainte-

nant elle est obscurcie, couverte de deuil, répudiée par les Latins, outragée par les Barbares ! Qu'elle vive cependant ! qu'elle conserve dans l'esclavage et sous les anathèmes le feu sacré de l'espérance ! Elle porte en soi le salut et la renaissance de la Grèce. Mes frères, on nous accuse d'avoir refusé l'union des Latins ; on nous reproche notre inflexible résistance : j'ai partagé cette sainte obstination avec de pieux évêques justifiés par le martyre : faudrait-il aujourd'hui me rétracter ? C'est aux vaincus, c'est aux fugitifs qu'il appartient d'être inébranlables dans leurs maximes, et de garder la vérité pour unique et dernier trésor. Qui peut d'ailleurs prévoir les conseils de Dieu ? Ce peuple du Septentrion, disciple de notre Eglise, et dont les souverains se sont alliés jadis à la race de nos princes, ne serait-il pas l'instrument que le ciel réserve pour notre délivrance ? Son exemple réveillera le zèle des Latins ; on rougira de nos malheurs, en respectant notre fidélité. Quoi qu'il en soit, c'est dans Byzance affranchie, c'est au milieu de la Grèce victorieuse et ranimée que pourra cesser la division des deux Eglises réconciliées par un si grand bienfait. Jusque-là, gardons notre foi entière et invincible : prions incessamment pour nos frères esclaves en Grèce et en Orient ; souffrons et espérons. La vie des peuples est longue, mes frères, et le christianisme est éternel."

Le pieux évêque, après avoir achevé ces paroles, récita d'une voix forte le symbole de l'Eglise de Byzance, en s'arrêtant sur le terme unique et sacramentel qui sépare les deux communions ; puis, s'étant incliné trois fois vers la terre, il allait con-

sommer le mystérieux sacrifice, quand tout à coup des cris affreux et de bruyantes menaces interrompent le recueillement de l'assemblée.

De toutes parts accourent des hommes au visage basané, dont les traits, dont les yeux semblent animés par la fureur, et troublés en même temps d'un superstitieux effroi; c'étaient des pâtres, des laboureurs du hameau voisin, qui, frappés du vêtement des Grecs et de leur langue inconnue, croyaient voir l'arbre de sainte Agathe profané par quelque sacrilége, et déjà tous les feux de l'Etna près d'engloutir leurs campagnes désormais sans défense. Ces hommes ignorants et féroces, plus terribles par leur frayeur même, se précipitent sur le pontife. Lascaris s'est élancé le premier devant le saint évêque, pour épuiser l'effort de ces furieux. Il repousse de son épée le plus hardi des agresseurs; c'était un brigand de la montagne, vengeur superstitieux de sainte Agathe, et qui déjà avait le bras levé pour égorger le pontife grec. L'intrépidité de Lascaris et de ses amis, qui se pressent autour de lui, arrête un instant l'aveugle rage des paysans siciliens; mais leur nombre augmente; les habitants du hameau de la Giari, au pied de la montagne, du côté de la mer, ont sonné le beffroi; de nombreux signaux sont allumés, et partout, d'un sommet à l'autre, des cris féroces retentissent et se répondent.

Dans ce péril, Lascaris fait placer au milieu du petit nombre des Grecs étroitement serrés, l'évêque d'Ephèse portant les choses saintes: lui-même marche à la tête de ses compatriotes, disperse la foule, et s'ouvre la route de Catane, malgré les

fureurs de cette populace sauvage. Mais tandis que l'intrépide et sainte procession traverse lentement les lisières du bois et le champ de lave cultivé, qui s'étend du canton de *Montagnuole* jusqu'à la ville, partout, sur le chemin des Grecs, de nouveaux assaillants accourent et s'amassent. Sur la vague rumeur que des hérétiques avaient profané l'arbre de sainte Agathe, le peuple même de Catane, sans partager l'aveugle férocité des montagnards, était saisi d'indignation et d'effroi. Le danger continuel où vivent ces hommes; les feux toujours suspendus sur leur tête, la terre toujours tremblante sous leurs pas, redoublent en eux cette superstitieuse vivacité des imaginations du Midi. Au-devant de la foule bruyante qui suit et menace les Grecs, s'est précipitée de la ville même une autre foule d'hommes, de femmes frappés de la même terreur. Partout des physionomies ardentes, effarées, des cris de colère, des récits effrayants que ce peuple écoute et répète avec l'inexprimable mobilité qui se peint dans tous ses traits : on dirait la plus terrible des séditions populaires.

Cependant le capitaine espagnol qui commandait dans la ville au nom d'Alphonse d'Aragon, souverain des Deux-Siciles, envoie quelques cavaliers au milieu de ce désordre. Médicis et ses amis, touchés d'un sentiment généreux, sont accourus pour s'interposer en faveur des Grecs. La violence de l'émotion commence à s'affaiblir par sa durée même; mais des voix confuses demandent encore le sang des Grecs, la punition de leur impiété. Lascaris, qui avait méprisé les menaces de la foule et repoussé sa violence, se rend au palais du chef

espagnol, suivi par le peuple qui l'accuse. Ce chef était un vieux soldat, nourri dans les révolutions d'Aragon et de Naples, fidèle instrument de la conquête d'Alphonse, et méprisant les Siciliens comme des vaincus. Fort indifférent aux souvenirs et aux traditions des Grecs, il savait cependant que le roi Alphonse aimait ces étrangers, et qu'il était curieux de leurs arts. Lui-même ayant un jour, dans le sac d'une ville d'Italie, ramassé un manuscrit,[1] en lettres grecques, qu'il alla porter à ce prince, en avait eu pour récompense une magnifique épée. Il reçut les Grecs sans colère, ne parla pas même de quelques habitants de la campagne blessés, en attaquant Lascaris. "Mais pourquoi, dit-il, vous autres hérétiques, vous être approchés de cet arbre qui protége la ville, et nous avoir tous exposés au danger d'être enterrés sous la lave, comme l'ancienne ville, qui est là près de nous ? Tout ce peuple est furieux, à force de peur ; et si je n'étais pas Espagnol, j'aurais peur moi-même. Je ne peux pas vous laisser libres ici. Ces gens-là se révolteraient, comme ils ont fait à Palerme ; mais heureusement, notre grand roi Alphonse arrive maintenant à Syracuse. Je vais vous envoyer à sa haute justice."

Les Grecs passèrent la nuit dans la citadelle de Catane, tandis que l'effroi et la fureur du peuple s'exhalaient en mille récits. Le lendemain, tout fut préparé pour les conduire à Syracuse. Le gouverneur espagnol les avertit en même temps qu'il allait, sur la demande de l'archevêque de Palerme,

[1] Antoine de Palerme, dans son livre *de Gestis Alphonsi*, rapporte ces détails et beaucoup d'autres sur la passion d'Alphonse pour les lettres.

faire embarquer les religieuses grecques reçues au monastère de Saint-Benoît, pour les conduire à Rome, où elles seraient converties à la foi catholique. L'évêque d'Ephèse sollicita vivement la faveur de les voir avant leur départ. Au milieu de la ruine de sa patrie, du sort incertain de ses frères, il semblait surtout préoccupé de la crainte que des âmes faibles et sans défense ne fussent gagnées à la communion romaine. On ne rejeta point sa prière. L'évêque pénétra seul dans le couvent de Catane, au lieu où les religieuses de Byzance étaient retirées.

C'était un bâtiment de construction arabe, qui jadis avait servi de mosquée aux vainqueurs de la Sicile, et qui, depuis, avait été consacré à de plus saints usages. Les jeunes Grecques étaient assises dans une vaste salle, au milieu de laquelle jaillissait une eau limpide, suivant une coutume d'Orient transportée dans la Sicile. Pour ne point irriter les sœurs de Saint-Benoît, elles avaient couvert de voiles blancs leurs longs cheveux; mais elles refusaient d'assister aux prières communes du monastère. Seulement, elles observaient un jeûne rigoureux; elles chantaient dans leur langue des hymnes sacrées; ou quelquefois l'une d'elles, au milieu de ses compagnes en pleurs, déplorait, dans des vers soudainement inspirés, la perte de ses parents morts au siége de Byzance. Attirées par leurs voix, les religieuses du couvert venaient les écouter; elles avaient peine à se défendre d'admirer leur beauté, leur douceur, l'harmonie de leurs chants, et leurs longues prières. Mais elles se plaignaient de ne pouvoir se faire comprendre d'elles.

Elevées dans une solitude austère, les filles nobles

de Byzance, avant même d'être consacrées à la vie religieuse, ne voyaient jamais d'étrangers, et ne parlaient que la langue grecque, conservée presque[1] dans son antique pureté; l'idiome vulgaire leur était inconnu. Plus tard, la retraite profonde des monastères ne leur permettait de lire que les livres sacrés, et les écrits des grands apôtres de l'Eglise d'Orient. Mais un souvenir fidèle leur rappelait souvent des chants poétiques qu'elles avaient entendus dans leur enfance, à côté de leurs mères; et dans chaque monastère d'Orient, l'instinct du climat et de la solitude inspirait à quelque religieuse le génie des vers.

Quand l'évêque d'Ephèse parut dans l'asile des jeunes Grecques, une d'elles, Aurélia, déplorait le martyre des pontifes de la Grèce égorgés par les Barbares. Des paroles de feu sortaient de la bouche de cette vierge timide. Elle invoquait Dieu; elle accusait sa providence d'avoir laissé tomber la religion et l'empire. A la vue du saint évêque, elle s'arrêta pleine de trouble et de joie; et toutes les sœurs tombèrent à genoux, comme si le Seigneur eût exaucé une partie de leurs prières, en leur envoyant ce confesseur de la foi: "O mon père, s'écria la jeune Aurélia, Dieu vous a conservé pour être un exemple vivant du martyre. Mais, dites-nous, fera-t-il triompher son saint nom dans la Grèce? Reverrons-nous la Panagia de Byzance? ou faut-il mourir sur une terre déserte[2] et profane?

[1] *See* "Author's Notes," F.

[2] Cette expression est familière dans la langue actuelle. Les Grecs modernes appellent déserte la terre étrangère: Τὰ ἔρημα τὰ ξένα.

—Relevez-vous, mes enfants, reprend le saint vieillard, et retenez mes paroles. Les jours d'épreuve sont à peine commencés; vous irez bientôt à Rome, dans la nouvelle Babylone. Telle est notre infortune, qu'il n'y a plus pour vous de refuge que dans le lieu même, où votre foi est en péril. Vous allez à Rome. Promettez-moi que vous n'abandonnerez jamais les cérémonies saintes de nos pères; que vous ne reconnaîtrez jamais la parjure union de Florence.—O mon père! s'écrièrent-elles toutes ensemble, jamais. Que la Panagia nous protége! que vos saintes paroles nous soutiennent et nous défendent! Jamais nous ne suivrons l'erreur des azymites. Nous ne couperons pas nos cheveux noirs; nous n'ôterons pas nos voiles, comme les vierges profanes d'Italie." Alors l'évêque d'Ephèse, découvrant le calice d'or qu'il avait apporté avec lui: "Aurélia, dit-il, je vous rends ce gage sacré; il n'y a plus d'Eglise de Byzance. Que le don du grand Constantin serve au moins à protéger la fille des empereurs! Ce nom est vénéré dans l'Occident; il vous recommandera devant le pontife de Rome. D'autres épreuves nous sont réservées; et ce trésor de la foi grecque sera plus en sûreté dans vos mains que dans les nôtres." A ces mots, Théodore bénit les jeunes vierges et se retire.

On préparait déjà leur départ, et, d'après la demande de l'archevêque de Palerme, un prêtre romain et deux religieuses de Saint-Benoît devaient les conduire. La supérieure du monastère de Catane recommanda vivement aux sœurs d'obtenir une bulle d'absolution, pour le tort qu'avait eu le cou-

vent de recevoir des schismatiques dans ses murs ; et elle vit, cependant, partir avec regret ces jeunes filles si modestes, et qui chantaient de si douces paroles dans une langue inconnue. Elles montèrent sur le vaisseau grec qui les avait amenées. Les matelots mirent à la voile, en répétant le cantique de la Panagia ; et les jeunes vierges se redisaient entre elles les graves paroles de Théodore.

Cependant Lascaris et les autres Grecs étaient partis pour Syracuse, sur des mules de Sicile, avec une escorte de cavaliers espagnols. Médicis et les Italiens, ses amis, ne voulurent pas se séparer d'eux, résolus de partager et d'adoucir leur mauvaise fortune. C'était un touchant spectacle que ces Grecs, dont les ancêtres avaient, à plusieurs reprises, conquis et civilisé la Sicile, traversant aujourd'hui captifs ce beau pays, où partout ils retrouvaient des monuments de leurs arts antiques, et où leur nom était odieux et leur langue inconnue. Au IXe siècle, les empereurs de Byzance possédaient encore la Sicile, qui leur fut enlevée par les Sarrasins. Partout s'offraient des édifices, des ruines, des inscriptions, qui rappelaient les âges divers de la puissance grecque ; et nulle trace n'en restait dans les générations présentes renouvelées par la conquête. Tant il est vrai que la mémoire des hommes est le plus périssable des monuments !

L'état malheureux de la Sicile, la rareté des chemins praticables sur cette terre tant de fois désolée par les ravages de la nature ou de la guerre, obligeaient les Grecs et leur escorte de prendre d'assez longs détours pour arriver jusqu'à Syracuse.

Ils descendaient vers la mer, afin d'éviter les hautes collines et les plaines entièrement désertes, où l'olivier de la Grèce et les plus heureuses plantes de l'Asie couvraient un sol sans culture. Ils se rapprochaient des villes, et quelquefois même ils se détournaient un peu pour visiter les ruines. Il y avait, pour ces fugitifs, qui portaient dans leurs cœurs tous les regrets de la patrie perdue, une sorte de diversion consolante et de charme douloureux à contempler des infortunes aussi grandes et plus anciennes que la leur; mais tout dans la Sicile semblait presque leur offrir cette pensée, les lieux habités comme les lieux déserts, et les cités comme les ruines. Après quatre jours de marche, à travers une plaine immense et sauvage, au midi de Catane, ils arrivèrent à Syracuse; et, malgré ce port, dont l'admirable situation n'est surpassée que par le port de Byzance, malgré la magnificence de tant de débris, ils doutèrent un moment si c'était là le formidable écueil où jadis s'était brisée la fortune d'Athènes.

Alphonse venait de quitter Syracuse. Une sédition nouvelle le rappelait à Palerme. Syracuse n'était plus qu'une ville sans puissance, aisément contenue par quelques soldats espagnols. Un peuple peu nombreux habitait les cinq grandes enceintes de l'antique cité. Race incertaine et dégradée de tous les vainqueurs qui avaient passé sur cette terre, ce peuple, au milieu des monuments grecs, romains, arabes, qu'il voyait tomber en ruine autour de lui, confondait tout dans son apathique ignorance: il priait dans la chapelle de saint Mercure, il montrait pieusement le puits de

sainte Junon. Nos Grecs souriaient de cette erreur; et Gémiste croyait y reconnaître l'invincible puissance de ces gracieux symboles qui avaient autrefois enchanté l'univers. Le jeune Michaël Apostole, animé des plus riants souvenirs de la poésie grecque, cherchait la fontaine d'Aréthuse; mais la barbarie avait détruit même cet ouvrage de la nature; il ne restait plus qu'une eau trouble et saumâtre, où s'amassaient les débris des monuments dont le génie grec avait autrefois orné les bords de cette source sacrée. Lascaris et ses jeunes amis étaient montés sur l'Epipole, pour contempler d'un seul regard ce que fut Syracuse. Quand ils virent cette vaste enceinte que le commerce n'animait plus, ces ports déserts, ces ruines inégales qui s'élevaient çà et là, ce Proscenium que les vainqueurs espagnols[1] n'avaient pas encore achevé de démolir: "Athènes est bien vengée!" dirent-ils, et leurs yeux se remplirent de larmes en songeant à leur patrie.

Les jeunes Italiens regardaient plus tranquillement ce triste spectacle; ils naissaient à la vie sociale; ils étaient pleins d'espérance. "Quelle situation favorable pour le commerce et pour l'empire! disait le jeune Bembo; Venise elle-même n'est pas mieux protégée, mieux servie par la mer! Mais quoi! le destin des lieux change comme celui des peuples mêmes! ce n'est plus ici que le commerce apportera les richesses de

[1] Il ne reste plus de vestiges du Proscenium; les pierres en furent employées dans les fortifications de la ville, par les ingénieurs de Charles-Quint. (*Voyage de Swinburne dans les Deux-Siciles*, t. iii.)

l'Orient : c'est à Venise, qui s'élevait à peine au-dessus des flots de l'Adriatique, quand Syracuse était reine. — Oui, dit Lascaris, rien ne flétrit comme la conquête ; elle détruit même le génie des lieux et le bienfait de la nature. Venise le saura quelque jour." Un ordre du gouverneur espagnol, qui commandait à Syracuse, avertit les Grecs de poursuivre leur route jusqu'à Palerme. Leurs guides, dont la rude indifférence ne voyait rien dans ces monuments antiques, les pressèrent de se mettre en route, pendant que la première fraîcheur du soir tempérait le ciel brûlant de la Sicile. Après avoir traversé l'Acranite, ils remontèrent lentement la haute colline que l'on appelle encore aujourd'hui l'*Echelle grecque,* et s'éloignèrent de Syracuse, où tout, excepté les hommes, retraçait l'image de la Grèce.

Leur route, prolongée à travers les hameaux de la Sicile moderne, ne leur offrait plus ces puissants souvenirs. Quelquefois, cependant, les débris d'un château mauresque, et ce mélange d'architecture arabe et normande, commun dans la Sicile, attiraient leurs regards. Le chef de l'escorte espagnole sortait alors de sa taciturne insouciance, et, montrant le reste des petites tours crénelées des Arabes, il s'animait à cette vue, et contait les exploits de ses compatriotes contre les Mores de Grenade et de Xérès. C'était comme un lien nouveau que la haine des musulmans formait entre les Grecs et les Espagnols. "Il faut, disait le chef aragonais, que votre schisme soit une terrible chose, pour qu'on n'ait pas voulu vous défendre contre ces mécréants, qui nous donnent tant de peine en Espagne." En

même temps, il ne pouvait se défendre de regarder avec admiration le recueillement austère, le visage majestueux et les cicatrices de l'évêque d'Ephèse ; il disait avec sa naïveté guerrière : " C'est pourtant chose étrange que l'on soit martyr sans être bon chrétien."

Une marche de plusieurs jours, tantôt sur quelques débris de routes anciennement construites par les Romains, tantôt sur ces landes désertes qui hérissent la Sicile, n'avait offert aux voyageurs que des ruines diverses habitées par quelques pauvres familles. Enfin, à leurs regards brillent au loin de hautes colonnes, de vastes murailles, dont l'aspect annonce une grande cité. Toute la troupe presse le pas, pour arriver dans ce lieu, avant la chute du jour. Les rayons affaiblis du soleil éclairent d'une lumière plus douce ces monuments, qui semblaient terminer l'horizon. Hors de la vaste enceinte qui les enferme, on aperçoit çà et là d'immenses blocs de pierre et de marbre, qui semblaient transportés par une force plus qu'humaine. "Nous trouverons toujours là un asile," disait le guide sicilien, qui s'était écarté de la route ordinaire. Après un effort de quelques heures, on arrive auprès de cette ville, que la transparence limpide du climat de Sicile montrait de si loin. Elle était déserte, et ses monuments n'étaient que des ruines plus grandes et plus entières. Les voyageurs éprouvèrent une surprise presque mêlée d'effroi, en se voyant au milieu de cette grande destruction, qu'ils avaient crue vivante. Leurs regards se portèrent sur un temple d'une hauteur immense, dont les colonnes étaient encore debout, et gar-

daient la trace de l'ancienne architecture dorique. Deux autres temples s'élevaient à quelque distance; l'intervalle était rempli par des fûts de colonne, des marbres de la Grèce et des murs à demi détruits, que couvraient de leurs fleurs des rosiers sauvages. "Eh quoi ! dit Lascaris, serait-ce ici l'une des plus antiques colonies de la Grèce, Sélinonte,[1] que nos historiens montrent comme détruite avant même la conquête romaine ? Triste image de la destinée ! la vie des ruines est plus longue que celle des Etats; et nous trouvons encore aujourd'hui tant de grandeur dans les débris de ce qui n'est plus depuis deux mille ans ! "

Tandis que, frappé de ce sentiment, il parcourait les vastes détours de ces débris qui couvrent tout le plateau d'une montagne, et qu'il s'étonnait de la solitude de ce lieu, le son confus d'une voix humaine attira Lascaris et l'évêque d'Ephèse vers une hutte grossière, dont l'aspect était caché par quelques ruines, et qui était appuyée d'un côté sur le *pronaos* du grand temple. Ils approchent; et quelle est leur inexprimable surprise d'entendre les accents de la langue grecque sortir de cet abîme de silence et de solitude ! Une voix forte et pure répétait les belles paroles de Chrysostôme pour la prière du soir : "Qui êtes-vous ? " s'écrièrent les deux Grecs; et ils se précipitent dans ce réduit, où un homme d'une figure majestueuse était agenouillé devant l'image du Christ, près de laquelle brûlait une torche, suivant le rite de l'Eglise orientale. Ils hésitent un moment; ils reconnaissent Nicéphore d'Héraclée, le plus illustre des Grecs qui s'étaient

[1] *See* "Author's Notes," G.

réunis à la foi des Latins, dans le concile de Florence. Depuis cette époque, Nicéphore, voyant l'*union* repoussée avec fureur par le peuple de Byzance, et lui-même en butte aux soupçons et aux reproches, avait quitté la Grèce ; et on ignorait le lieu de sa retraite. A peine ses yeux se sont-ils arrêtés sur Lascaris : "Vous ici ! s'écria-t-il. Ah ! je le vois, Byzance est détruite ; et j'avais vainement tenté le grand sacrifice que Dieu n'a pas voulu recevoir, ou plutôt dont il nous a punis. O Byzance ! lumière du monde, paradis de l'Orient ! comment es-tu tombée sous les coups des enfants d'Agar ?" Il se tut à ces mots, en reconnaissant l'évêque d'Ephèse ; et son visage se couvrit de rougeur et de larmes.

Cependant l'évêque d'Ephèse s'était retiré en arrière, à la vue du pontife d'Héraclée, comme si les divisions qui avaient préparé la ruine de Byzance devaient lui survivre. Ainsi, ces deux hommes vénérables par leur âge, leur vertu, leur génie, l'un portant la trace du martyre, et l'autre courbé sous le poids d'une rigoureuse pénitence, semblaient pourtant séparés par une insurmontable barrière. Leurs regards même craignaient de se rencontrer. Lascaris, interrompant ce silence plein de reproches, confirme le triste pressentiment de Nicéphore sur les malheurs de la Grèce ; et il le presse d'abandonner cette solitude, et de se joindre à ses compatriotes exilés. "M'admettront-ils aujourd'hui ? reprend vivement Nicéphore. Je me suis moi-même banni de notre patrie. Loin de la Grèce qui me réprouvait, loin de l'Italie, dont les honneurs auraient récompensé le changement

de ma foi, j'ai vécu dans ce désert, parmi ces ruines qui m'annonçaient la chute de Byzance. Là, chaque jour, j'ai gémi devant Dieu sur les funestes divisions des peuples chrétiens, sur l'indifférence ou la haine qui les rendent inutiles l'un à l'autre. Souvent j'ai rétracté, par ma douleur, la fatale abjuration de Florence: le dirai-je ? j'ai repris dans ce désert tous les rites de notre culte sacré, comme une image de notre patrie: mais où est maintenant le temple de Sainte-Sophie, pour me réconcilier solennellement à la foi de nos pères ? "

A ces mots, l'évêque d'Ephèse, qui demeurait jusque-là silencieux et irrité, tendit la main à Nicéphore: " Venez, dit-il ; soyez absous, en partageant notre infortune." D'autres Grecs s'approchaient en ce moment ; et tous apprirent avec une grande joie la rencontre inattendue de Nicéphore. Il y avait pour ces fugitifs une sorte de charme à trouver un compatriote que leur accueil pouvait consoler, et qui s'honorait de rentrer avec eux dans la communion du même malheur. Ils s'empressent autour de lui, avec des paroles d'amitié, ils recommencent le récit du dernier désastre de Byzance; ils redisent leurs vœux, leurs espérances, leurs projets; ils se rappellent leurs divisions passées. Triste hasard de la fortune ! ainsi se trouvaient rassemblés dans ce désert les débris et comme les images de toutes les croyances, de toutes les opinions qui avaient partagé la Grèce mourante, le platonicien enthousiaste et presque idolâtre, l'amant passionné des arts, le vertueux sectaire, le pénitent et le martyr. Assis sur les marbres mutilés de

Sélimonte, ces hommes s'entretenaient avec la vive imagination de leur pays, et cette mobilité d'espérances, qui survit à tous les malheurs. Près d'eux, Médicis regardait avec attendrissement ce spectacle, cette joie mêlée à tant d'infortunes ; et il prenait part quelquefois à leurs discours, en les avertissant de ne pas trop espérer dans les armes et la générosité des rois de l'Europe. Le pontife d'Héraclée, longtemps retenu parmi les débats de Florence, parlait la langue italienne avec autant de force que de grâce; élevé jadis dans le couvent célèbre du mont Liban, il y avait puisé ces trésors d'érudition antique ignorés de l'Europe, et quelque chose du génie oriental: ses paroles étaient pleines d'élévation et de douceur. Il n'avait rien de l'austère véhémence de Théodore ; il semblait fait davantage pour persuader et pour émouvoir. Les Italiens, en l'écoutant, admiraient ce peuple chez qui la supériorité de l'esprit se montre sous tant de formes diverses. A quelques pas de cette scène si vive, le chef espagnol se tenait immobile. A son attitude sérieuse et insouciante, on eût cru voir un Turc d'Occident. Le lever du jour éclaira la petite colonie fugitive, campée sur ces ruines antiques ; elle ne les quitta point sans émotion et sans regret. Nicéphore s'agenouilla pour la dernière fois dans l'humble réduit où il avait passé tant d'années de pénitence. Gémiste et Lascaris contemplèrent longtemps les magnifiques frontons du temple, illuminés par les premiers feux de l'aurore, tandis que les soldats espagnols détachaient négligemment leurs chevaux du pied des colonnes, qu'ils ne regardaient pas.

On se met en route: peu de jours suffisaient pour arriver jusqu'à Palerme, où le sort des Grecs devait se décider. Médicis, en les suivant, doutait s'il pourrait les servir auprès d'Alphonse, qui était alors en guerre avec Florence; mais il comptait sur la générosité de ce prince, que l'on avait surnommé le Magnanime, et qui n'avait été cruel qu'une fois, en précipitant du trône l'infortunée Jeanne de Naples. Il entretenait les Grecs de cette espérance, et plus souvent, il les interrogeait sur leurs sciences, comme s'il eût voulu ravir quelque chose de ce précieux dépôt. En approchant de Palerme, les Italiens et les Grecs ne purent se défendre de comparer avec un sourire les faibles monuments de l'art moderne aux ruines de Sélinonte. Entrés par la porte du Midi, leur escorte s'arrêta près d'un palais énorme et bizarre, bâti en différents siècles par les Goths, les Normands et les Arabes. Les avenues de ce palais étaient bordées, pour tout ornement, de lourds canons en fer, qui menaçaient la ville: c'était la demeure royale d'Alphonse. Une garde espagnole veillait aux portes; et on apercevait la trace des punitions que s'était attirées l'humeur mobile et séditieuse des habitants. Les Grecs pénétrèrent avec une sorte de répugnance dans cette citadelle du conquérant espagnol; mais ils étaient attendus; et l'on avait ordre de les conduire à l'audience du roi. Ils sont introduits dans une vaste salle, qui présentait aux regards la plus étrange variété. A la voûte étaient suspendus des drapeaux déchirés, des armes, des étendards enlevés aux Mores de Tunis, aux Génois, aux Vénitiens. Au milieu de ces trophées brillait, sur un

bouclier la devise singulière du roi : c'était un livre ouvert[1]. Sur une table immense de marbre étaient placées quelques médailles antiques des Césars, dans une cassette d'ivoire, quelques instruments d'astronomie, encore rudes et grossiers ; et près de là, plusieurs manuscrits couverts de lames d'or ou de bois odorant, et fermés avec de fortes agrafes d'acier. Sur les vastes murailles de la salle étaient retracées les batailles et les plus fameuses aventures d'Alphonse. On le voyait dans la solennité de son sacre, au milieu de la cour d'Aragon, déchirant la liste des seigneurs qui avaient conspiré contre lui. Un autre tableau le montrait dans Marseille prise d'assaut, arrêtant les fureurs des soldats, et refusant le riche présent que lui offraient les dames de la ville. Ailleurs, il était représenté vaincu, mais plus grand que dans la victoire, captif sur un vaisseau génois, conduit en présence de l'île d'Ischia, et refusant, au péril de sa vie, d'enchaîner par un ordre le courage de la garnison qui combattait en son nom ; enfin, on le voyait entrer vainqueur dans Naples, avec la pompe des anciens triomphateurs romains.

Cette salle était encore ornée de quelques statues que le roi avait enlevées dans ses guerres, et dont la perfection donnait l'idée des arts sublimes de la Grèce, au milieu de ce palais d'une architecture barbare. Les Grecs éprouvèrent un mouvement de joie à cette vue. Au fond de la salle, le roi était assis, entouré de quelques-uns des hommes célèbres qui faisaient alors la gloire de l'Italie ; il avait près

[1] Cette devise, dont parle Antoine de Palerme, est gravée sur plusieurs médailles du règne d'Alphonse.

de lui le Pogge, laborieux érudit, dont l'Europe ne connaît que les contes badins; Antoine de Palerme, le plus savant des Siciliens; Æneas Sylvius, que son amour des lettres et son éloquence portèrent au trône pontifical, et beaucoup d'autres, oubliés aujourd'hui.

Alphonse tenait à la main une Vie d'Alexandre; et il s'entretenait de cette lecture avec les doctes confidents qui composaient toute sa cour. Le visage de ce roi était singulièrement spirituel et guerrier: l'âge avait blanchi ses cheveux; mais sa taille haute et fière, ses yeux mobiles et pleins de feu, jetant partout des regards expressifs, lui donnaient encore toute la vivacité de la jeunesse. Il portait le court manteau et l'habit militaire espagnol. Sa devise chérie était empreinte sur le pommeau de son sabre; et on remarquait sur sa poitrine l'écharpe qu'il avait reçue de Lucrèce Alania, dernier objet de ses inconstantes amours. C'est dans ce lieu, c'est auprès de ce roi, que les Grecs étaient introduits presque comme des coupables: "Regardez autour de vous, leur dit d'abord Alphonse; vous n'êtes pas sur une terre ennemie."

Toutefois, comme il rendait lui-même la justice à ses sujets avec beaucoup d'attention, il ouvrit les lettres du gouverneur de Catane, et voulut apprendre de Lascaris tous les détails de l'événement qui conduisait les Grecs devant lui. Après avoir écouté ce récit, il se livra tout entier à la vive curiosité que lui inspiraient ces étrangers, et donna des regrets amers à la perte de Constantinople. "Malheureux chrétiens! disait-il, pourquoi nous déchirons-nous de guerres perpétuelles, tandis

que les Barbares s'avancent chaque jour dans l'Europe! Quel avertissement pour nous que la prise de Constantinople!" En même temps le roi demandait quels monuments des arts, quels livres on avait sauvés: il paraissait presque s'en occuper autant que de la chute d'un empire: "Que n'ai-je pu m'armer, disait-il, pour cette cause si sainte! Mais j'étais en guerre avec Florence, qui vient enfin de m'offrir une bonne paix; et aujourd'hui il me reste à me venger de Venise et de Gênes. Cependant la vieillesse approche; mais j'espère bien, en dépit d'elle, avoir encore assez de force pour chercher les Barbares sur le Bosphore, comme je les ai vaincus dans Tunis. J'exciterai les princes chrétiens; j'appellerai les Francs d'au delà les monts. Mais vous, payez-moi mon hospitalité; répandez vos sciences dans mes Etats; nous avons des écoles à Naples, où je vais souvent écouter les maîtres habiles. Restez parmi nous, ô Grecs! Rome vous abandonne; moi, je veux vous accueillir et vous venger." En même temps le roi fit apporter le présent que venait de lui envoyer la seigneurie de Florence, et qui avait désarmé son ressentiment; c'était un précieux manuscrit de Tite-Live[1]. Heureux temps que celui où, pour acheter la paix, on cédait un livre au lieu d'une province! Les Grecs eux-mêmes furent étonnés de ce prix extraordinaire que l'on attachait dans l'Occident aux ouvrages de la pensée: et ils en conçurent l'espoir d'un meilleur avenir. Leur empressement de passer en Italie redoubla. Vainement Alphonse prodigua tous ses efforts pour les retenir à sa cour; ils devaient pré-

[1] Tiraboschi, t. VI.

férer la libre hospitalité de Florence. Le roi leur fit promettre seulement que quelques-uns d'entre eux s'arrêteraient à Naples, pour y répandre les arts de la Grèce.

Embarqués au port de Palerme, sur une galère espagnole, ils touchèrent bientôt l'Italie, où la nouvelle de leur désastre était déjà partout répandue, et adoucissait en leur faveur l'amertume des haines religieuses. En abordant sur la côte de Naples, ils virent tout un peuple qui poussait des cris de consternation et d'effroi. Le nom de Mahomet retentissait dans cette foule, avec des prières à Dieu et à tous les saints du ciel, pour détourner de l'Italie le fléau de sa colère. De longues processions sortaient des églises, et promenaient les choses saintes au milieu des habitants, qui se jetaient à genoux sur leur passage. Ils racontaient entre eux mille prodiges précurseurs de la chute de Byzance. On avait entendu des armées s'entre-choquer dans l'air; des pluies de sang étaient tombées du ciel; et on avait trouvé les reliques des saints dispersées hors du sanctuaire. La vue des fugitifs augmenta cette panique terreur: il semblait que les flottes de Mahomet et ses terribles janissaires allaient apporter le ravage et la mort dans l'heureuse Italie. Des femmes fuyaient avec leurs petits enfants dans les bras; et les hommes se faisaient bénir par les prêtres, comme s'il eût fallu bientôt combattre et mourir.

Au milieu de cet effroi, les Grecs trouvèrent des dispositions hospitalières et généreuses. La crainte avait produit la pitié. La vie douce de ces peuples, la mollesse de leur climat et de leur génie leur

rendaient plus redoutable l'invasion de ces Barbares d'Asie qui profanaient les temples, détruisaient les villes et enlevaient le peuple en esclavage. Lascaris, en voyant cette terreur, disait: "Où donc sera l'asile des arts et de la pensée contre l'oppression des Barbares? Où se conserveront ces nobles trésors de l'esprit humain, que nous possédons encore? — Vous ne devez pas, lui répondait le Vénitien Bembo, juger de l'Italie par Naples, par une ville subjuguée. Ces pauvres gens! ils ont peur, comme s'ils n'étaient pas déjà conquis. C'est ma libre patrie qui peut lutter contre les Turcs. Ses flottes seront le rempart de l'Europe." Il parlait ainsi: il était jeune, il aimait la gloire, et ne siégeait pas encore au sénat de Venise; mais quelques jours après, étant retourné dans sa patrie, il apprit qu'elle avait fait un traité d'alliance avec les Turcs, pour se ménager la conquête peu durable de quelques villes de la Morée, et une part dans l'oppression de la Grèce.

Cependant, on disait que le souverain pontife allait enfin armer tous les princes de l'Europe, pour reprendre Byzance; on parlait d'une flotte de dix galères, qui devait mettre à la voile; et les Grecs, avec un triste sourire, écoutaient le récit de ce faible appareil, en songeant aux innombrables soldats de Mahomet. A mesure qu'ils avançaient en Italie, ils sentaient s'appesantir sur leurs têtes la ruine irréparable de leur empire: ils voyaient partout un asile, nulle part un secours et une vengeance.

Divisée en Etats rivaux et nombreux, l'Italie semblait agitée d'une émulation de savoir et d'élégance sociale inconnue jusqu'alors. De toutes parts

l'antiquité sortait de ses ruines; et l'amour des arts renaissait avec elle. Dans les villes, des maisons, d'une architecture encore imparfaite et grossière, étaient décorées par des statues, que l'on tirait du milieu des décombres, ou du lit des fleuves qui les avaient ensevelies. La vue des Grecs excitait la curiosité; on se pressait autour d'eux pour les écouter; on s'occupait de leurs sciences bien plus que de leurs malheurs.

Impatient de ces vains égards, l'évêque d'Ephèse avait hâte de se rendre à Rome, et ne pouvait renoncer à l'espoir de cette croisade tant promise. "Séparons-nous, dit-il à Lascaris, faites parler pour la Grèce nos arts et le génie de nos pères. Dieu permet cette voie profane, pour intéresser à son culte les princes de la terre." Lascaris suivit le jeune Médicis à Florence. En approchant des bords de l'Arno, il sentit plus vivement tous les regrets de la patrie perdue. C'était le doux climat des plus belles contrées de la Grèce; et c'était une terre d'exil! Mais la générosité du premier Cosme de Médicis avait déjà recueilli beaucoup de familles grecques fugitives; et les vaisseaux de son commerce ramenaient chaque jour quelques-unes de ces tristes victimes. Tous ses soins lui semblèrent payés par la présence de Lascaris apportant les arts et les monuments de la Grèce.

Là commença cette noble mission du génie grec, au milieu de l'Italie. Florence vit alors briller cette académie platonicienne, qui répandait l'enthousiasme, meilleur que la science. Cosme de Médicis la reçut dans son palais, agrandi par l'art de Donatello. Là se réfugiaient ces hommes que nous

avons vus errants avec Lascaris. De là leurs paroles éloquentes interprétaient les grands génies de la Grèce : c'était une vive lumière partout répandue. On abandonnait une scolastique étroite et barbare pour se tourner vers ces nobles études. L'idée sublime du beau reparaissait dans les arts du dessin, comme dans les inspirations de la pensée ; et les Italiens eux-mêmes appelaient Florence la ville d'Homère.

Délivré des longues agitations, qui avaient troublé la république, chef paisible de ses concitoyens, Médicis n'aspirait qu'à les occuper par les lettres et les arts. Il touchait à la vieillesse ; le feu de vivacité qui l'animait autrefois était tempéré maintenant par une douceur majestueuse. A l'activité du commerce, aux intrigues de la place publique, il aimait à substituer d'agréables entretiens dans ses belles retraites de Fésolles et de Careggi. Là le dictateur adroit de Florence n'était plus qu'un philosophe ingénieux, passionné pour tous les plaisirs de la science. Ses deux fils l'imitaient ; et Laurent de Médicis, encore enfant, promettait de continuer cette belle tradition dans une même famille. Cosme avait rassemblé près de lui quelques jeunes Italiens, épris de ce même attrait pour les arts. Leur vive imagination se laissait ravir à cette philosophie des Grecs, où la raison était parée de poésie. Cosme de Médicis se délassait en méditant avec eux sur ces théories sublimes. "Venez, écrivait-il un jour à Marsile Ficin,[1] le plus célèbre disciple des Grecs ; apportez-moi le livre de Platon sur le souverain bien. Il n'est pas de recherche qui m'oc-

[1] Fabroni, *in Vitâ Cosmi.*

cupe davantage: venez, et n'oubliez pas la lyre d'Orphée."

Ce culte pour les arts et le génie de la Grèce fut porté si loin, que l'on célébra dans le palais des Médicis la fête de Platon, qui, depuis douze siècles, avait cessé dans Athènes. L'image du philosophe fut inaugurée dans les jardins de Careggi, ornés des marbres les plus précieux de la Grèce et dessinés comme les bosquets d'Académie. Le ciel de la Toscane jetait sur cette fête une lumière aussi brillante que le climat de la Grèce. Les disciples de Platon semblaient réunis: on lut un passage de ses éloquents écrits sur l'immortalité de l'âme et la beauté de la vertu. On récita des hymnes à sa gloire. On remercia la Providence d'avoir accordé jadis à la terre cet homme vertueux et ce divin génie. Les Italiens étaient saisis d'une ivresse d'admiration; les Grecs fugitifs éprouvaient une sorte d'orgueil, en voyant honorer après tant de siècles les souvenirs de leur patrie. Gémiste se croyait dans Athènes affranchie des Barbares.

Mais Lascaris, qui, dans les lettres, ne cherchait qu'une espérance de servir et de ranimer la Grèce, vivait malheureux, parmi les fêtes et le repos de Florence. Souvent, lorsqu'au milieu d'une jeunesse accourue de toute l'Italie pour l'entendre, après avoir redit les grandes pensées de l'ancienne Grèce, il parlait de l'oppression de sa patrie, toutes les âmes étaient émues de colère et de pitié. Mais cette noble chaleur passait avec la mobile vivacité des imaginations d'Italie. La politique de Cosme ne songeait pas d'ailleurs à prendre la moindre part dans des guerres aventureuses; et il croyait faire

assez d'embellir Florence par le commerce et par les arts. " Soyez heureux parmi nous," disait-il à Lascaris. Quand on annonça le projet du souverain pontife de marcher lui-même à la tête d'une croisade: " Voilà, dit-il, un vieillard qui fait une entreprise de jeune homme."

Cependant l'évêque d'Ephèse et Nicéphore étaient arrivés dans Rome, qui retentissait encore des prières ordonnées pour la délivrance de la chrétienté. Ils apprirent qu'au delà des monts la ruine de Byzance avait excité la colère des Francs. Plusieurs pèlerins, venus à Rome pour les indulgences de la croisade, racontaient une fête célébrée dans le palais du puissant duc de Bourgogne, et où le courage des chevaliers s'était enflammé par un spectacle extraordinaire. Au milieu des joies du banquet, on avait vu paraître dans la salle, sur un éléphant conduit par un Sarrasin de taille gigantesque, une femme vêtue de deuil, et qui semblait captive. Tandis que tous les yeux étaient fixés sur elle, cette femme, comme si elle eût représenté l'Eglise prisonnière des infidèles, avait chanté d'une voix douloureuse une complainte, pour appeler à son secours les preux de France et de Bourgogne. La Foi, l'Espérance, la Charité et toutes les vertus chrétiennes figurées par autant de jeunes filles vêtues de blanc, étaient venues ensuite chantant tour à tour des vers, pour émouvoir le cœur des fidèles. A cette vue, tous les chevaliers, et le duc à leur tête, avaient juré de prendre la croix; ils avaient juré sur la Toison d'or, sur le nom de la Vierge, et sur le faisan, symbole de cette chevalerie d'Occident.

Ces idées, ces coutumes étaient bien nouvelles

pour des Grecs de Byzance et d'Ephèse; mais la réputation du courage des Francs, toujours célèbre dans l'Orient, ranimait la confiance des fugitifs. Théodore, dans l'ardeur de sa foi, contemplait déjà la croix victorieuse relevée sur les murs de Constantinople, et le temple de Sainte-Sophie sanctifié de nouveau par le culte du Seigneur.

Cet espoir l'emporta sur sa répugnance pour un déserteur de la foi grecque ; et il se pressa de voir le cardinal Bessarion. Il se rendit à son palais, au pied du mont Quirinal, près de l'église des Saints-Apôtres. En traversant le péristyle, les yeux de l'évêque d'Ephèse furent frappés des richesses de la cour romaine. Sous un immense portique étaient réunis des marbres précieux de l'ancienne Grèce, des vases d'airain, des statues, monuments immortels du paganisme aboli. Tous ces trésors récemment découverts, tout ce luxe de l'antiquité renaissante, ornaient, avec un peu de désordre, la demeure du savant cardinal ; et des prêtres de l'Eglise de Rome prenaient garde, en passant, d'embarrasser leurs robes dans les magnifiques débris de quelque dieu mutilé. Tous ne louaient pas également le zèle curieux de Bessarion. Quelques-uns remarquaient avec ironie, qu'à ces soins profanes il était facile de reconnaître un Grec d'origine, un néophyte, ancien disciple de l'erreur. Retiré dans le lieu le plus solitaire de son palais, le cardinal était dans ce moment occupé d'une question de philosophie qui lui semblait mal expliquée par Aristote. Cependant, averti de la présence de Théodore, il abandonna tout, pour voir un compatriote ; et quelle que fût la division de ces deux hommes, leurs premières

paroles, dans cette langue qui leur était commune, furent pour eux pleines de douceur. Bessarion n'était plus jeune; et les voyages, l'étude, les chagrins de l'ambition avaient vieilli les traits de son visage, où brillait une empreinte italienne et grecque à la fois, un mélange de vivacité, de finesse et d'enthousiasme, tempéré par la fierté d'un cardinal. Ses manières étaient simples : son vêtement rappelait celui des religieux de Saint-Basile ; et il portait, suivant l'usage d'Orient, cette barbe longue dont se moqua Louis XI, dans l'audience solennelle qu'il lui donnait un jour, comme ambassadeur de la cour de Rome.

Accueilli par son ancien adversaire, Théodore s'informa promptement du sort des jeunes Grecques appelées en Italie, et du respect qu'on avait eu pour leur foi. Bessarion interrogeait l'évêque d'Ephèse sur les monuments de la Grèce profane; il se reprochait de n'en avoir pu recueillir encore qu'un bien petit nombre. "Mais quoi, disait Théodore, quelle est cette vaine curiosité? sachez-le donc: l'Evangile est sous les pieds de l'impie. Nos frères de Grèce et d'Orient sont entre l'apostasie et l'esclavage. Il n'y aura bientôt plus de chrétiens dans la Grèce. Pontifes d'Italie, vous accueillez les traditions d'Athènes et les livres des gentils; mais vous laissez périr la vraie foi.—La vraie foi, dit Bessarion; elle est à Rome dans le sacré collége.—La vraie foi, reprend l'évêque d'Ephèse, est celle des martyrs; elle est gravée sur la dernière pierre de nos églises détruites et dans le cœur de nos pontifes égorgés." En achevant ces mots, il sortit plein de colère.

Cependant Bessarion prodigua ses soins et sa richesse aux Grecs fugitifs. Retirées dans un saint asile, les religieuses de Byzance y conservaient leur règle austère. Un grand nombre de familles du Péloponèse et des îles étaient accueillies au port d'Ostie. Beaucoup d'autres étaient rachetées de l'esclavage. Le souverain pontife montrait également de la charité pour le malheur et de l'admiration pour la science. Il enviait à Florence cette académie platonicienne fondée par les Médicis. Il encouragea les mêmes études dans Rome.

Parmi toutes ses dignités apostoliques, Bessarion était supérieur du monastère de *Crypta Ferrata,* bâti dans la *villa* de Cicéron, à Tusculum. Là souvent il réunit quelques-uns de ses éloquents compatriotes; et il semblait que l'ombre du génie de la Grèce vînt errer sur ces ruines, qu'avait illustrées le génie de Rome. Que de fois, dans ces entretiens, on espéra de voir la Grèce affranchie des Barbares! Que de fois on se promit d'armer les princes d'Occident pour une cause si sainte! Lascaris quitta le repos de Florence et l'amitié des Médicis, pour venir exciter Bessarion, et ranimer en lui le zèle de la patrie par l'amour des arts. Souvent, sur les débris de Tusculum, il montrait à ses yeux la barbarie menaçant toute l'Europe, et Mahomet poursuivant bientôt dans l'Italie la Grèce renaissante. Le cardinal était touché de ces images: de telles paroles étaient plus puissantes sur lui que les prières hautaines de Théodore. Quand il voyait près de lui ces hommes ingénieux et enthousiastes, dont il était le compatriote, il oubliait les querelles religieuses et les défiances de la cour de Rome; il

s'animait, comme eux, au souvenir des grands génies de la Grèce ; il versait des larmes, en pensant que cette patrie d'Homère et de Platon était la proie des Barbares ; il écoutait avec une sorte d'illusion les vives paroles de son maître Gémiste rêvant la liberté d'Athènes, qui serait encore quelque jour le temple de la philosophie et des arts ; il était ému de cette pensée ; il redevenait Grec, à force d'être platonicien ; et il promettait d'employer son zèle, ses efforts, son crédit dans le sacré collége, pour hâter une croisade, surtout si l'Eglise grecque voulait enfin reconnaître ses erreurs, et accepter avec une foi docile l'union de Florence.

Mais rien de cela ne répondait aux vœux ardents de Théodore. Il était inquiet du séjour de Rome pour la foi de ses frères ; il était plus inflexible dans l'exil qu'à Byzance ; il s'accusait d'avoir désiré le secours si tardif et si dangereux des Latins. En vain Nicéphore, dans son zèle plein de douceur, cherchait à calmer cette âpre véhémence. Il était faible devant l'évêque d'Ephèse ; il respectait son invincible fermeté ; il s'effrayait à l'idée de paraître lui-même abandonner encore la foi de ses frères malheureux ; il eût redouté, en contredisant Théodore, de sembler parjure.

Ainsi l'évêque d'Ephèse, dans une longue attente, vit passer les espérances qu'il avait formées pour le salut de la Grèce. Les pontifes romains se succédèrent. Bessarion lui-même fut près d'obtenir le trône pontifical; et l'ancienne jalousie des Latins contre les Grecs, la défiance pour un nouveau converti, tout zélé qu'il était, l'écartèrent seules de cet honneur, où l'appelaient son savoir et son génie.

Déchus de l'espoir d'un si grand appui, les Grecs se consumèrent en vains efforts. Leur zèle même nuisait à leur puissance. L'orgueil de l'Eglise latine s'effrayait de la hauteur de ces prêtres d'Orient qui, proscrits, fugitifs, sans patrie, sans autels, ne perdaient rien de l'inflexibilité de leur foi, et n'auraient pas acheté d'un repentir le salut de la Grèce.

Enfin, cependant, l'Europe parut touchée de leurs plaintes, ou plutôt de ses propres périls. Æneas Sylvius, ami passionné des arts et zélé pour la gloire du nom chrétien, fut élu souverain pontife, tandis que Mahomet étendait son empire jusqu'au Danube, et envahissait à la fois le nord et le midi de l'Europe. Venise menacée, Belgrade assiégée, tous les pays voisins de la Grèce subjugués comme elle, effrayèrent l'Occident. Le pontife romain fit un dernier effort, pour apaiser les inimitiés des princes chrétiens, exciter l'ardeur des peuples, les réunir dans une croisade, et rejeter enfin les Barbares au delà de l'Europe. Il convoqua, dans cette espérance, un concile à Mantoue. On y vit les ambassadeurs de France et de Pologne, ceux du roi de Naples, des ducs de Bretagne et de Bourgogne, et des républiques d'Italie. Le duc de Milan, François Sforce, y parut. Les envoyés de l'île de Lesbos, de l'Epire et de Monembasie dans la Morée, retracèrent les maux de leur pays. Le souverain pontife et Bessarion parlèrent avec éloquence. La guerre fut résolue. Bessarion repartit alors, pour solliciter les secours des princes d'Allemagne; et le souverain pontife annonça la réunion de la croisade dans la ville d'Ancône.

Mais les rois, malgré leurs promesses, étaient

distraits par leur ambition et leurs querelles Alphonse d'Aragon était mort avant d'avoir fait la paix avec Venise. Le duc de Bourgogne avait vieilli, en projetant une croisade dans les fêtes de sa cour; et maintenant il redoutait l'ambition de Louis XI. L'Allemagne était pauvre et divisée; l'Angleterre était agitée par les guerres sanglantes des deux familles royales. Les princes d'Italie se surveillaient l'un l'autre. Les dîmes réclamées par la cour de Rome commençaient à peser aux peuples. L'empereur d'Allemagne abandonnait la Hongrie. Il n'accourut à la voix du pontife romain que des hommes obscurs et sans pouvoir. Toutefois, le cœur des réfugiés palpita de joie; ils crurent toucher au moment de revoir leur patrie, et de combattre pour la délivrer. Mais la mort du pontife romain vint détruire toutes ces espérances. Faible vieillard épuisé par les efforts d'une si grande entreprise, il expira dans Ancône, en faisant des vœux pour les chrétiens de la Grèce, et en recommandant à l'Europe de venger cette cause sacrée. Le zèle religieux, ranimé par un grand homme, s'éteignit avec lui; les mœurs plus douces, l'activité du commerce refroidissaient les esprits pour ces guerres lointaines. Les Vénitiens seuls voulaient combattre, parce qu'ils avaient besoin de se défendre. Leur ambition fit la paix, quand elle n'espéra plus tirer parti de la guerre.

Ainsi livrés à la politique intéressée de l'Europe, les Grecs continuaient d'éclairer de leurs sciences des peuples qui les abandonnaient. Ces apôtres des lettres eurent, en peu d'années, répandu leur langue et leur philosophie dans les villes d'Italie. Les

chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque, révélés de toutes parts, excitèrent un enthousiasme inconnu jusqu'alors. Le zèle exclusif, qui d'abord attacha les esprits à la contemplation du génie antique, semblait ralentir l'originalité nationale; mais elle germait avec plus de force, sous cette riche culture. Les grands hommes du XVIe siècle allaient naître; les bannis de la Grèce, qui travaillaient à préparer cette grande époque, ont laissé peu de gloire; leur puissance fut tout entière dans la parole, et fugitive comme elle. Ils répandirent autour d'eux l'admiration et le goût des arts; ils agitèrent l'esprit humain; ils sauvèrent la plus belle moitié des monuments antiques; mais, eux-mêmes, ils n'ont pas créé de monuments. Ainsi leur souvenir a disparu dans la gloire des hommes formés par leur exemple; et la grandeur même de leurs services en a plus rapidement fait perdre la trace.

Après la mort du pontife romain, l'évêque d'Héraclée, n'espérant plus rien de l'Europe, retourna dans l'Orient pour y soutenir la foi de ses frères contre les épreuves de l'esclavage. " C'est là seulement, dit-il, que je dois expier mon ancienne faiblesse, dont Rome me fait souvenir." On raconte qu'il vécut quelque temps à Constantinople et dans la Morée, portant partout l'ardeur de sa charité, s'introduisant dans les bagnes des esclaves chrétiens, bravant chaque jour la peste et le cimeterre des Turcs. Doux autant qu'intrépide, il calmait ces haines religieuses que les chrétiens des deux communions conservaient en Orient jusque sous le poids de leurs fers. Il leur prodiguait également ses secours et leur prêchait le même Evangile.

Il n'était plus sectaire, il était chrétien ; et dans sa bouche, la divine parole inspirait un zèle plein de force et de patience. Il périt au milieu de ses œuvres saintes. Les Turcs, en permettant aux Grecs vaincus de racheter leur vie et l'exercice de leur culte par un tribut annuel, leur enlevaient une partie de leurs enfants, pour les convertir à la foi musulmane ; et ils punissaient avec une grande cruauté tout prêtre chrétien qui cherchait à inspirer à ces jeunes Grecs l'horreur d'une telle apostasie. Accusé d'avoir voulu ramener à la religion de leurs pères quelques-uns de ces otages de l'islamisme, élevés parmi les Azamoglans de Byzance, Nicéphore subit un affreux supplice. Son corps, brisé à coups de marteaux de forge, fut jeté à la mer, de peur que les chrétiens ne l'honorassent; mais son nom resta consacré dans la Grèce comme celui d'un martyr.

Avant d'apprendre cette fin glorieuse de Nicéphoré, l'évêque d'Ephèse avait aussi quitté l'Italie, conduit par une autre espérance. Sur les plus âpres sommets de l'Epire, vivaient des pâtres à demi sauvages, dès longtemps traités de rebelles par les souverains de Byzance, mais qui, n'ayant jamais été souillés par le mélange d'une barbarie étrangère, conservaient dans leurs mœurs et dans leur courage la plus vive empreinte du génie national. Ces Grecs, autrefois invincibles à la puissance romaine, n'avaient été domptés que par le christianisme ; et ce joug, le seul qu'ils eussent porté jamais, leur inspirait d'autant plus de haine pour l'oppression des Turcs. C'est parmi eux que Théodore alla chercher un asile, où il pût longtemps souffrir pour la foi et pour la patrie. Jeté par un navire italien

sur les côtes de l'Epire, il traversa le pays désolé, et parvint dans les montagnes, sans autre trésor que son Evangile et sa croix d'évêque. Ces hommes belliqueux qui vivaient dans un continuel péril, entre les assauts des Turcs et toutes les privations d'un climat rigoureux, accoururent avec joie près du saint prêtre qui leur semblait envoyé par le ciel. Leurs villages avaient été brûlés dans les incursions de leurs barbares ennemis. Ils n'avaient plus d'autre refuge pour leurs familles, que le creux des rochers, et quelques huttes grossièrement construites aux lieux les plus inaccessibles, et sous les coups de la tempête. Ils campaient la nuit, en plein air, près des feux allumés; le jour, ils avaient à combattre sans cesse les postes des janissaires; et lorsqu'ils tombaient aux mains de leurs ennemis, ils périssaient dans d'horribles tortures. Mais jusque-là ils étaient libres; et cette vie dure entretenait en eux le patriotisme et le courage. Théodore bénit le ciel d'avoir à partager de si rudes épreuves, qui promettaient d'être couronnées par le martyre.

On dit qu'il habita longtemps parmi ces bandes guerrières, dont la race s'est perpétuée sur les montagnes de la Grèce. De là il visitait quelquefois les saints monastères qui couvrent les hauteurs de l'ancienne Arcadie. Il ranimait la foi des religieux découragés par l'oppression des Turcs. Il apparaissait, au milieu d'eux, comme une image de l'antique Eglise; et lorsqu'au retour de la solennité de Pâques, il célébrait sur la montagne le divin sacrifice, et chantait l'hymne du Christ glorieux, à ces mots: *le Christ est ressuscité, le Christ est le vainqueur*, les pâtres, les laboureurs, accourus de

toutes parts, croyaient entendre une voix prophétique annoncer l'affranchissement et la renaissance de la Grèce. On répétait les paroles sacrées; on les mêlait au salut du matin et à l'adieu du soir. Une commune joie se répandait depuis les sanctuaires du couvent de Méga-Spiléon, et les sommets d'Agrapha jusqu'aux villages de la plaine asservis par les Barbares. Ainsi la religion soutenait ce peuple affligé, et faisait vivre son espérance. Que de fois Théodore, dans les plus âpres retraites de l'Epire et de la Thessalie, célébra les cérémonies sacrées, au milieu des Klephtes adoucis par ses paroles! Que de fois il ranima leur constance dans la défaite, ou les rendit humains après la victoire! L'Evangile, par sa voix, enseignait à ces Grecs sauvages des vertus dignes de leur valeur. Parmi les représailles d'une vengeance journalière et terrible, souvent on vit briller en eux la générosité, la pitié pour les faibles, le respect pour les femmes captives. Le saint évêque, disaient-ils, nous bénira. Il était comme une conscience visible pour ces hommes incultes et farouches.

Il leur rendait une patrie par la religion; et quand ses paroles pleines de foi leur montraient le temple de Sainte-Sophie souillé, la croix d'or et la table sainte brisées par les infidèles, tous voulaient mourir chrétiens et libres. Souvent, dans les montagnes de l'Epire et de la Thessalie, et sur les sommets du Pinde, on entendit répéter le chant de la ruine de Byzance. Au milieu de l'esclavage et du désert, on redisait cette prophétie poétique, où respire tout l'espoir de la Grèce chrétienne: "O Vierge sainte, souveraine maîtresse! silence; ne pleure pas, ne

gémis pas ; avec le temps et les années, et la ville et le grand monastère, toutes ces choses seront à toi de nouveau."

Ainsi l'évêque d'Ephèse entretenait l'amour du pays et l'espoir de la délivrance parmi ces peuplades fidèles et ignorées, qui avaient à peine connu l'empire au temps de sa splendeur. Il se consolait lui-même dans la pensée, qu'un jour, de ces retraites sauvages, sortiraient les vengeurs de la croix et les libérateurs du temple. Il préférait leur rude simplicité et leur foi naïve à la mollesse et aux arts nouveaux de l'Occident. Il vécut jusqu'à la plus extrême vieillesse dans cet apostolat, où le soutenait l'espérance. Quelquefois, par l'entremise d'un marchand étranger, ou d'un moine voyageur du mont Athos, il fit parvenir des nouvelles de la Grèce à ses compatriotes dispersés à Rome, à Florence, à Mantoue. Il leur parlait de ces Grecs sauvages, autrefois dédaignés par l'empire, et où se retrouvait la patrie : "Tâchez d'émouvoir vos peuples polis, écrivait-il à Lascaris ; moi, j'anime nos Barbares. Répandez les arts dans l'Europe ; je conserve la religion dans la Grèce." Au milieu de ces soins, il mourut plein de jours. Les pâtres de la montagne lui creusèrent une tombe dans la roche qu'il avait habitée. On se partagea ses vêtements comme de saintes reliques. Les feuillets de son Evangile furent distribués entre les familles errantes de la peuplade. On allait prier sur sa tombe, d'où jamais, dans leurs combats et leurs fuites, les montagnards ne laissèrent approcher les Turcs. Longtemps après, les pères montraient à leurs enfants la pierre où le saint évêque s'était assis, le torrent

desséché où il avait célébré les divins mystères, l'arbre auquel il avait suspendu une image de la Vierge sainte, le sommet de la montagne où il avait ranimé le courage des Grecs, l'étroit et sombre défilé où il avait obtenu la vie des prisonniers turcs enlevés dans la plaine ; et le souvenir d'un homme conservait tout un peuple.

Tandis que la Grèce se renouvelait lentement par la barbarie, ses arts antiques éclairaient l'Occident Protégée d'abord par la cour pontificale, l'imprimerie faisait connaître à l'Europe les chefs-d'œuvre d'Athènes ; l'ignorance se dissipait à la lueur de ces sublimes modèles. Ainsi s'accomplissait l'heureuse révolution qu'avait annoncée Lascaris. Pour lui, satisfait d'avoir mis la main à ce grand ouvrage, il tournait incessamment ses regards vers la Grèce. Ce sentiment était plus vif encore dans ce vieux adorateur de Platon, dans Gémiste chassé d'abord de son pays esclave. Le séjour de Rome et même de Florence ne put le retenir longtemps. Il aima mieux aller achever sa vie sous la domination des Turcs, au milieu des ruines d'Athènes. Arrêté par un charme puissant, il voulut mourir dans ces lieux sacrés pour lui, comme ces prêtres du polythéisme qui, au milieu du renversement de leurs idoles, lorsque les temples étaient détruits, la flamme du sanctuaire éteinte, ne pouvaient être arrachés du lieu où ils avaient adoré des divinités qui n'étaient plus.

Sans partager ce culte aveugle pour le sol de la Grèce défigurée par l'esclavage, Lascaris voulut aussi se rapprocher de son infortunée patrie. Après avoir rempli à Florence, à Rome, à Mantoue, cette noble tâche de multiplier, de répandre les sciences

et la philosophie de la Grèce, quand il vit une génération nouvelle se former autour de lui, quand il fut assuré que l'inestimable dépôt conservé par ses efforts était désormais acquis au genre humain, malgré la faveur des républiques et des princes d'Italie, il revint en Sicile.[1] Il préféra cette contrée pour son dernier asile, parce qu'il y recevait plus vite des nouvelles de la Grèce, et qu'il pouvait y recueillir, par intervalle, quelques malheureux compatriotes échappés à l'oppression des Barbares. La civilisation de la Sicile était toujours imparfaite et grossière, les arts de la vie presque entièrement négligés, les sciences inconnues, l'usage du papier fort rare. Lascaris, par sa seule présence, y fonda cependant une école qui fut bientôt célèbre, et qui attira des disciples de toutes les villes d'Italie et des autres contrées de l'Europe, même des îles Britanniques.

C'est là que ce généreux Grec, plus de trente ans après la ruine de Constantinople, s'entretenait encore de ses tristes souvenirs et de ses nobles espérances déjà presque accomplies. Il avait vu, dans ce long intervalle de temps, beaucoup de projets formés en Europe pour la délivrance de la Grèce : les pontifes de Rome l'avaient souvent réclamée ; les rois l'avaient promise. Rien ne s'était fait. La mort de Mahomet avait affranchi l'Italie de la terreur, mais avait laissé la Grèce dans les fers de Bajazet.

Cependant l'esprit humain s'était éclairé ; les arts avaient fait de rapides progrès ; une industrie d'abord merveilleuse était devenue presque popu-

[1] *See* "Author's Notes," H.

laire. Lascaris recevait de Rome ou de Venise ces ouvrages, dont il avait apporté en Italie les précieux originaux, maintenant reproduits par un art indestructible. Un jour qu'entouré de ses disciples, il achevait de leur interpréter le sublime passage de Platon, racontant, sous une forme à demi fabuleuse, les vieilles traditions de l'Egypte sur l'île Atlantide, il apprit qu'un pilote génois venait de découvrir un nouveau monde, et de retrouver cet autre hémisphère que les siècles antiques avaient connu, ou que Platon avait deviné.

Belle époque de l'histoire moderne ! heureux âge de l'esprit humain, où les âmes encore jeunes et naïves avaient incessamment le plaisir de la science et l'émotion de la découverte !

Lascaris, avec une vivacité d'imagination que la vieillesse n'avait pas affaiblie, versa des larmes en apprenant cette nouvelle conquête du génie de l'homme. Dans les derniers temps de sa vie, il entretenait souvent les jeunes étrangers de cette grande révolution du monde ; il parcourait avec eux tout ce qui s'était fait en Europe de grand et de nouveau depuis trente ans, les lettres florissantes, le génie des anciens retrouvé, leurs pensées entendues et inspirant des pensées nouvelles, enfin l'univers s'agrandissant, à la même époque où les esprits s'éclairaient. Plein de ces réflexions, et toujours animé par ce prosélytisme des arts qui avait passionné sa jeunesse, Lascaris, avant de mourir, conduisit un jour les jeunes étrangers rassemblés près de lui au lieu où, pour la première fois, il était débarqué, dans sa fuite de Constantinople. Il voyait parmi ses disciples les successeurs de ces

généreux Italiens, dont il avait alors reçu les secours. Le plus brillant d'entre eux, le plus zélé pour les arts de la Grèce, était le jeune Bembo,[1] fils du sénateur de Venise, aux yeux duquel Lascaris avait autrefois justifié, sur ce même rivage, les arts et les sciences calomniés par la ruine de la Grèce.

Le sage vieillard prenait plaisir à rappeler ce souvenir, et à retracer l'image de ces premiers entretiens, comme assuré de les transmettre à la postérité, en les confiant à la mémoire et au talent de ses élèves. "Je vais bientôt quitter la vie, disait-il ; je ne laisse rien de moi ; mais je vous ai formés dans l'amour des arts et des nobles sentiments qui les inspirent. Après ma mort, vous retournerez dans votre patrie ; vous suivrez, dans la carrière des arts et du génie, ce mouvement qui doit entraîner l'Europe et qui commence par l'Italie. Combien de belles créations vous verrez éclore ! A quelle gloire vous serez vous-mêmes associés ! L'esprit de l'homme, échauffé par l'heureux levain de l'antiquité, fermente de toutes parts. Notre maître Platon a dit que les âmes, arrivées à la vie, retrouvaient par réminiscence tout ce quelles avaient su dans un autre monde et que, pour elles, apprendre c'était se souvenir. Ainsi, le génie de l'antiquité devient chaque jour l'inspiration, et comme la pensée des temps modernes. Quand vous jouirez de cette heureuse révolution, quand vous en partagerez la gloire, songez à la Grèce esclave et malheureuse ; souvenez-vous du jour où notre vaisseau fugitif vous apporta les monuments des anciens Hellènes. L'Europe ne

[1] *See* "Author's Notes," L.

sentira-t-elle pas enfin la dette de reconnaissance qui l'engage envers notre patrie ? Faudra-t-il attendre que ce nouveau monde, qui vient à peine de sortir de l'Océan, instruit chaque jour par nos arts, dont il ne connaît pas encore le nom, s'intéresse à notre malheur, et nous envoie ses soldats et sa liberté ? Et la civilisation doit-elle prendre un si long détour, avant de reparaître sur cette terre, d'où elle est sortie tant de fois ? Oui, poursuivit Lascaris avec une sorte de chaleur prophétique, l'Europe entière n'abandonnera pas cette gloire. Quelque jour, l'enthousiasme des arts nous suscitera des vengeurs parmi les héritiers du génie de nos pères."

Le vieillard ne survécut pas longtemps à cet entretien. Sa mort fut pleurée dans la Sicile, à laquelle il avait donné l'idée d'une civilisation plus douce et d'une vie meilleure. Ses disciples se répandirent dans l'Europe, emportant avec eux le souvenir de ses paroles, et cette heureuse tradition de la Grèce qui vivait en lui. On a vu longtemps à Messine, dans l'église des Carmélites, un tombeau de marbre blanc, que les premiers citoyens de la ville avaient élevé à Lascaris ; mais ce monument, négligé dans la suite, a péri sans retour. Car l'indifférence est plus destructive que le temps ; et le sauveur des arts de la Grèce, Lascaris, à qui l'Europe doit tant de reconnaissance, n'a laissé trace de lui-même que dans quelques souvenirs transmis par ses disciples, et que nous avons essayé de rassembler.

NOTES DE L'AUTEUR.

Note A. Les Grecs s'exagéraient sans doute à leurs propres yeux la splendeur et la beauté de Constantinople ; mais cette ville n'en était pas moins, à l'époque de la conquête, remplie des plus précieux monuments de l'art antique. Elle renfermait plus de livres et de sciences que tout le reste de l'Europe. Telle était l'idée que s'en faisaient les Latins. Le pape Pie II, dont Gibbon a célébré la sagesse et les lumières, nous donne, à cet égard, un témoignage qui n'est pas douteux: "Constantinople, dit-il, était resté jusqu'à présent l'asile des lettres et le temple de la philosophie. Cette grande renommée de savoir qu'Athènes avait eue dans le temps de la puissance romaine, Constantinople la gardait de nos jours."

Les peuples d'au delà les monts n'avaient pas moins d'admiration que les Italiens pour cette ville savante. Commines, qu'il faut regarder comme un témoin des opinions de son temps, dit en parlant de la renaissance des lettres : "Ce rétablissement ne se fût guère avancé, si Constantinople n'eût été prise et saccagée par Mahomet II, et si nous n'eussions pu dire encore une fois :

> Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
> Intulit agresti Latio.

Car ce fut alors que Lascaris, Chrysoloras, Chalcondyle, Bessarion, Trapezunce, Argyropule, Marulle, et, en un mot, tous les hommes doctes de la Grèce, se retirant à sauveté vers les princes de l'Europe, y apportèrent aussi quant et quant eux tous les anciens auteurs, sans lesquels on ne pouvoit passer plus outre."

Il y a bien quelque confusion dans cette date et dans ces noms ; et probablement l'esprit humain aurait fini par passer outre, sans

cette catastrophe; mais ce qu'il s'agit de remarquer ici, c'est l'opinion des contemporains, et la manière dont ils virent la ruine de Byzance et l'émigration des Grecs.

Note B. La précieuse collection rassemblée par Constantin Lascaris existe encore, et porte en effet la marque du soin prévoyant, que nous avons attribué à ce zélateur des lettres. Transportée dans la Sicile et dans l'Italie, elle servit à faire connaître à l'Europe les plus célèbres écrivains de l'antiquité grecque; et maintenant elle est reléguée, en grande partie, dans la bibliothèque de l'Escurial. On y voit la trace des efforts de Lascaris, pour conserver, pour réunir ces débris du génie antique, et l'intention généreuse qui l'animait. Plusieurs ouvrages transcrits de sa main portent des épigraphes qui rappellent quelques détails curieux, ou témoignent de quelque noble sentiment. Sur une belle copie de la *Politique* d'Aristote, sont écrits ces mots: "Louange à Dieu, auteur de tout bien!" Ce livre est le travail et la propriété de Constantin Lascaris de Byzance, et, après lui, de quiconque saura le comprendre, *Πλείστη χάρις τῷ Θεῷ αἰτίῳ παντὸς ἀγαθοῦ. Κωνσταντίνου Λασκάρεως τοῦ Βυζαντίου καὶ ὁ κοπος καὶ τὸ κτῆμα, καὶ μετ' αὐτὸν τοῦ συνιέντος.*"

Les manuscrits d'Hérodote, de Thucydide, d'Euripide, de Sophocle, de Platon, etc., portent diverses inscriptions relatives au séjour de Lascaris en Sicile et Italie. Il se trouve aussi dans cette collection des lettres adressées à d'autres fugitifs de Byzance, et des fragments historiques qui n'ont jamais été publiés. Un abrégé d'histoire universelle, que Lascaris avait conduit jusqu'à la prise de Constantinople, dont il fut témoin, se termine par le récit de la mort de l'empereur, et par ces paroles touchantes: "Avec lui périt la royauté des Romains, et la liberté, et la civilisation, et les sciences, et tout ce qu'il y a de bon. *Καὶ ἐπὶ τούτου ἀπώλετο ἡ βασιλεία τῶν Ῥωμαίων, καὶ ἡ ἐλευθερία, καὶ εὐγένεια, καὶ λόγος, καὶ πᾶν ἀγαθόν.*"

Note C. Ce Grec, l'un des plus savants et des plus ingénieux qui aient passé en Italie, vécut quelque temps dans l'île de Crète qui, sous le pouvoir de Venise, conservait une civilisation détruite dans le XVIIe siècle par la conquête des Turcs. Il était poëte et platonicien.

NOTE D. Plusieurs écrivains avaient remarqué cette heureuse coïncidence de la découverte de l'imprimerie avec l'émigration des lettres grecques en Occident. L'imprimerie fut inventée à l'époque précise où elle était le plus nécessaire, et sans doute parce qu'elle l'était. En effet, ces prétendus hasards, qui ont fait trouver tant de choses admirables, n'étaient presque toujours qu'une réponse aux besoins et à l'activité de l'esprit humain tourné plus particulièrement sur un objet. Toutes les allusions que nous avons faites a ce mémorable événement sont d'une exactitude littérale. La bulle du pape Nicolas V, en faveur du roi de Chypre, est le plus ancien monument connu de l'imprimerie, et se rapporte à l'année de la prise de Constantinople. Il est également vrai qu'un Grec, allié à la famille impériale, Jean Pascaris, travailla dans une imprimerie de Florence, vers la fin du xv[e] siècle. Ce Grec, qui était enfant à l'époque de la prise de Byzance, fut amené en Europe, où il devint célèbre par son esprit et son savoir. Laurent de Médicis l'envoya plusieurs fois en Orient, pour recueillir des manuscrits antiques; Louis XII et François I[er] l'employèrent comme ambassadeur à Venise; Léon X se servit de ses conseils. Jean Lascaris était poëte, et il a célébré la découverte de l'imprimerie dans une pièce de vers que l'on peut traduire ainsi:

"Sur ces pages en lettres d'airain, le dieu des Muses de la Grèce antique a reconnu les caractères qu'autrefois il montra le premier, et il dit aux Muses: Que tardons-nous encore? nous sommes rappelés à la vie. La Grèce va refleurir. Par l'industrie de Vulcain et la sagesse de Minerve, l'âme humaine a reçu d'immortels remèdes à son infirmité. L'imprimerie, comme un don céleste, détaché du séjour éternel de la vérité, aplanit les routes glorieuses du poëte. Voyez ces fleurs nouvelles; voyez, à l'entrée de ces pages impérissables, le rameau suppliant qui vous est présenté. Les poëtes implorent en foule votre divin secours; conservez, ô Muses, la gloire de la patrie. Apollon dit; et, pressé d'accomplir sa promesse, il les conduit en Italie. Jupiter le permet; et ces filles brillantes de la liberté y fixèrent bientôt leurs pas, en regrettant le séjour divin de la Grèce."

Ces vers un peu chargés de mythologie sont un monument

curieux de l'époque ; mais ils ne valent pas sans doute les chants populaires de la Grèce moderne, publiés dans un précieux recueil où tout est neuf, la découverte et le commentaire.

NOTE E. "J'arrivai au lieu où est situé le fameux châtaignier connu à cause de sa prodigieuse grosseur, sous le nom de *Castagno di cento cavalli*, parce qu'on assure que cent chevaux pourraient se mettre à l'abri sous ses branches. Cet arbre est isolé et placé sur une pente douce. Il était consacré autrefois à sainte Agathe, etc., etc. C'est à la protection de sainte Agathe que les habitants de Catane se croient redevables de n'avoir pas été ensevelis sous des torrents de lave. Cependant tous les anciens édifices ont péri, et sous le règne de Guillaume le Bon, vingt mille habitants avec leur évêque furent abîmés avant qu'on eût pu tendre le voile sacré de sainte Agathe, qui a la vertu d'arrêter les flammes." (*Voyage de Swinburne dans les Deux-Siciles*, t. III.)

NOTE F. Philelphe, savant italien qui avait habité Constantinople, a fait cette remarque : "Viri aulici veterem sermonis "dignitatem atque elegantiam retinebant, imprimisque ipsæ "nobiles mulieres, quibus, quum nullum esset omnino cum viris "peregrinis commercium, merus ille ac purus Græcorum sermo "servabatur intactus."

NOTE G. Les ruines de Sélinonte ont été souvent décrites, et tout récemment elles viennent d'être retracées, sous le rapport de l'art, avec une admirable pureté de dessin. L'illusion qui les fait prendre de loin pour une ville habitée est indiquée dans les récits de plusieurs voyageurs. "De loin, dit Swinburne, ces ruines ressemblent à une grande ville avec ses clochers ; mes gens y furent trompés, et se réjouissaient d'arriver à un si bon gîte. Mais ils furent bien désappointés en ne trouvant qu'un morne silence et des objets de désolation." M. de Forbin, dans ses ingénieux souvenirs de Sicile, raconte qu'il rencontra dans ce lieu désert une pauvre famille qui l'habitait.

NOTE H. On a conservé quelques lettres de Constantin Lascaris, datées de la Sicile ; elles n'ont été publiées que dans le catalogue d'Yriarté. On y retrouve cet amour des arts et de la patrie que nous avons essayé de dépeindre. Souvent aussi le découragement d'un trop long malheur s'y fait sentir. Lascaris accuse avec

amertume l'ingratitude des cours d'Italie pour quelques-uns de ses savants compatriotes. Il refuse de retourner à Rome, qu'il appelle la nouvelle Babylone, et il se plaint de la barbarie de la Sicile, où il veut pourtant demeurer. Voici un fragment d'une lettre qu'il adressait à Jean Pardo, savant italien: "L'avarice des princes a relégué dans la Calabre Théodore élevé si haut dans l'étude de la philosophie. Elle a fait fuir Andronic, fils de Caliste, jusque dans les îles Britanniques, où il est mort sans amis. Elle a forcé Démétrius de retourner dans sa patrie, pour vivre esclave des Barbares. Je ne parle pas de mon maître, Argyropule, qui souffre la pauvreté dans Rome et vend successivement ses livres. Rome n'est plus. Ils n'existent plus ces grands citoyens de Rome qui aimaient également les lettres latines et les lettres grecques. Elle n'est plus, cette Naples, colonie de Chalcis et d'Athènes, gymnase de l'éloquence grecque, où les Romains accouraient pour s'instruire. Tout est changé. Préoccupé de ces pensées et d'autres semblables, je demeure ici, les yeux attachés sur la mer, sur Charybde et Scylla, et sur ce périlleux détroit. Je m'afflige de rester en ce lieu; je gémis de ne pouvoir m'embarquer; je ne sais que faire ni dans quelle terre aller."

Le recueil d'Yriarté contient un autre fragment des écrits de Lascaris. C'est une espèce de préface de ses leçons publiques. Il y retrace les premiers efforts de l'Italie moderne pour étudier les lettres antiques, surtout depuis que beaucoup de Grecs savants se furent retirés en Italie, à cause des malheurs de leur patrie. Il désigne dans ce nombre Argyropule, Théodore Gaza, Andronic, Démétrius: " Ces hommes, dit-il, et beaucoup d'autres, se dispersèrent dans toutes les villes d'Italie; la langue grecque fleurit, enseignée non-seulement par les Grecs, mais par les Italiens mêmes, au point qu'il fut honteux d'ignorer notre littérature, et que notre langue devint plus commune en Italie que dans la Grèce même, désolée par tant de malheurs; et si la jalousie de quelques savants et le peu de générosité de quelques princes ne s'y fût opposée, tout serait rempli des monuments du génie grec, comme aux jours de l'empire romain." Lascaris rappelle ensuite ses efforts pour répandre à Milan, à Naples, à Messine, le goût des lettres et de la philosophie grecques; et se livrant à l'enthousiasme

qui seul l'avait soutenu dans cette tâche souvent ingrate. "Quel bien plus grand que les lettres ! dit-il. Comment un homme peut-il l'emporter sur un autre, si ce n'est par la science? Le riche y trouve la parure de sa prospérité, le pauvre la consolation de ses maux et le courage de mépriser toutes les peines de la vie. Il faut donc se livrer à l'étude, et orner notre âme du trésor le plus précieux, de celui qu'on ne peut ravir, et qui se conserve pendant et après la vie."

Note I. Bembo rappelle dans ses lettres et dans le dialogue sur l'Etna, le souvenir des années qu'il a passées en Sicile, près de Constantin Lascaris. Il le nomme le plus vertueux et le plus éclairé des hommes: "Nihil illo sene humanius, nihil sanctius." Il parle de son éloquence, de son goût exquis pour les arts, et de sa philosophie sublime. Tel fut l'ascendant de ces Grecs expatriés sur les hommes les plus célèbres de l'Italie.

ANDRÉ DE CHÉNIER (1762—1794).

Chénier (André de), born 1762 in Constantinople, where his father was consul, died in Paris 1794. In faithful adherence to the worship of Greece, where he was brought up, Chénier endeavoured to introduce the antique genius in French poetry. Leaving the conventional spirit of our classic poets, he enriched France with a poetry full of charms and originality, and was the promoter of this modern style which was afterwards to be immortalized by Victor Hugo. Filled with indignation at the excesses of the revolution, he was bold enough to openly throw the blame on them in his writings, and arraigned on that account before the revolutionary tribunal, he was sentenced to death, and executed in 1794.

L'AVEUGLE.

" Dieu, dont l'arc est d'argent, Dieu de Claros, écoute,
" O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
" Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant."

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des Molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète;
Ils l'écoutaient de loin; et s'approchant de lui:
" Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui?
" Serait-ce un habitant de l'empire céleste?
" Ses traits sont grands et fiers; de sa ceinture agreste
" Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
" Émeuvent l'air et l'onde et le ciel et les bois."

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
" Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger;
" (Si plutôt sous un corps terrestre et passager
" Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
" Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse!)
" Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
" Les humains près de qui les flots t'ont amené,
" Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
" Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
" Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux;
" Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

" —Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
" Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre;
" Mais toujours soupçonneux, l'indigent étranger
" Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
" Ne me comparez point à la troupe immortelle:
" Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
" Voyez; est-ce le front d'un habitant des cieux?
" Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux!
" Si vous en savez un pauvre, errant, misérable;
" C'est à celui-là seul que je suis comparable;
" Et pourtant je n'ai point, comme fit Thamyris,
" Des chansons à Phébus voulu ravir le prix;
" Ni, livré comme Œdipe à la noire Euménide,
" Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide:
" Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
" Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

" —Prends; et puisse bientôt changer ta destinée,
" Disent-ils." Et tirant ce que pour leur journée
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande et les figues mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gissant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant;
Qui malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

"Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
" Je vous salue, enfants venus de Jupiter.
" Heureux sont les parents qui tels vous firent naître!
" Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître!
" Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
" Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
" Qu'aimable est la vertu que la grâce environne!
" Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
" Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots;
" Car jadis, abordant à la sainte Délos,
" Je vis près d'Apollon à son autel de pierre,
" Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
" Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
" Puisque les malheureux sont par vous honorés.
" Le plus âgé de vous aura vu treize années.
" A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
" Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
" Toi, le plus grand de tous; je me confie à toi.
" Prends soin du vieil aveugle.—O sage magnanime!
" Comment, et d'où viens-tu? Car l'onde maritime
" Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

"—Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
" J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
" Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
" Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours;
" Car jusques à la mort nous espérons toujours.
" Mais pauvre et n'ayant rien pour payer mon passage,
" Ils m'ont je ne sais où jeté sur le rivage.

" Harmonieux vieillard: tu n'as donc point chanté?
" Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

" —Enfants, du rossignol la voix pure et légère
" N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,
" Et les riches grossiers, avares, insolents,
" N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
" Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
" Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
" J'allais; et j'écoutais le bêlement lointain
" De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.

" Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
" Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
" Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
" Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité :
" Lorsque d'énormes chiens, à la voix formidable,
" Sont venus m'assaillir ; et j'étais misérable,
" Si vous (car c'était vous) avant qu'ils m'eussent pris,
" N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

" —Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire.
" Car jadis aux accents d'une éloquente lyre,
" Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
" D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

" —Les barbares ! J'étais assis près de la poupe.
" Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
" Chante : si ton esprit n'est point comme tes yeux,
" Amuse notre ennui ; tu rendras grâce aux dieux.
" J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre ;
" Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre.
" Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
" J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
" Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
" Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
" Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli ;
" Que ton nom dans la nuit demeure enseveli.

" —Viens, suis nous à la ville ; elle est toute voisine,
" Et chérit les amis de la muse divine.
" Un siége aux clous d'argent te place à nos festins ;
" Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,
" Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
" Te feront de tes maux oublier la mémoire.
" Et si, dans le chemin, rhapsode ingénieux,
" Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
" Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
" T'a lui même dicté de si douces merveilles."

LEBRUN (PIERRE-ANTOINE).

Lebrun (Pierre-Antoine), born in Paris 1785, died 1874; author of several poems and odes, but principally of tragedies, the most remarkable of which is Marie Stuart. This tragedy, thanks to well-appropriated imitations from Schiller, the pathos of the subject and cleverly conceived innovations, was received as the first success of the "École Romantique." In 1828 Lebrun composed his "*Voyage en Grèce*," a poem which was much admired, and from which are taken the two following pieces.

LA GRÈCE MODERNE.

Dans la belle vallée où fut Lacédémone,
Non loin de l'Eurotas, et près de ce ruisseau
Qui, formant son canal de débris de colonne,
Va sous des lauriers-rose ensevelir son eau,
Regardez : c'est la Grèce, et toute en un tableau.

Une femme est debout, de beauté ravissante,
Pieds nus : et sous ses doigts un indigent fuseau
File, d'une quenouille empruntée au roseau,
Du coton floconneux la neige éblouissante.
Un pâtre d'Amyclée, auprès d'elle placé,
Du bâton recourbé, de la courte tunique,
Rappelle les bergers d'un bas-relief antique,
Par un instinct charmant, et sans art adossé
Contre un vase de marbre à demi renversé,
Comme aux jours solennels des fêtes d'Hyacinthe,
Des fleurs du glatinier sa tête encore est ceinte.
Sous sa couronne à l'ombre, il regarde, surpris,
Trois voyageurs d'Europe, au pied d'un chêne assis.
Le chemin est auprès. Sur un coursier conduite,
La Musulmane y passe, et de l'œil du mépris
Regarde ; et l'Africain marche et porte à sa suite

Dans une cage d'or sa perdrix favorite :
Cependant qu'un aga, dans un riche appareil,
Rapide cavalier au front sombre et sévère,
Sous un galop bruyant fait rouler la poussière.
De ses armes d'argent, que frappe le soleil,
Parmi les oliviers scintille la lumière.
Il nous lance en passant des regards scrutateurs.
Voilà Sparte : voilà la Grèce tout entière :
Un esclave, un tyran, des débris, et des fleurs.

LE CIEL D'ATHÈNES.

Celui qui, loin de toi, né sous nos pâles cieux,
Athène, n'a point vu le soleil qui t'éclaire,
En vain il a cru voir le ciel luire à ses yeux,
Aveugle, il ne sait rien d'un soleil glorieux,
Il ne connaît pas la lumière.

Athène, mon Athène est le pays du jour ;
C'est là qu'il luit ! c'est là que la lumière est belle !
Là que l'œil enivré la puise avec amour,
Que la sérénité tient son brillant séjour,
Immobile, immense, éternelle !

Jusques au fond du ciel limpide et transparent,
Comme au fond d'une source on voit ; tout l'œil y plonge :
L'air scintille, moiré comme l'air d'un courant,
Pur comme de beaux yeux, clair comme un front d'enfant,
Doux comme l'été dans un songe.

Les nuages ! combien ils lui sont étrangers !
A ce bleu firmament ils n'osent faire injure ;
Ou, s'il en vient parfois, rapides passagers,
Peints d'or, d'azur, de pourpre, ils flottent si légers
Que leur voile est une parure.

Ah ! comme il me reporte à ce climat si pur,
Ce ciel qui devant moi si tristement s'ennuie,
Dont le rideau jamais n'entr'ouvre un coin d'azur
Où même les étés, comme l'hiver obscur.
Passent sous un voile de pluie !

La pluie est en Attique un spectacle nouveau;
Amis, n'est-il pas vrai? nul ne s'y souvient d'elle:
Nous sellions le coursier sans songer au manteau,
Sans soupçonner le ciel, qui se montrait si beau,
D'être à sa promesse infidèle.

Le matin, en s'ouvrant satisfaits de sommeil,
Nos yeux, sûrs d'un beau jour, l'interrogeaient sans crainte:
Et le soir, assurés d'un lendemain pareil,
Ils voyaient sans regret le radieux soleil
Descendre derrière Corinthe.

O soirs! lorsqu'au Pirée, au milieu d'un ciel d'or,
Du golfe et de la mer rentraient les blanches voiles;
Que l'insensible nuit nous surprenait au bord,
Et que nous demeurions assis longtemps encor,
Les yeux levés vers les étoiles!

L'air, ainsi qu'un lait pur, coulait délicieux;
La transparente nuit brillait bleue et sereine;
C'était un autre jour qui reposait les yeux.
Mais l'aube de la lune aux astres radieux
Annonçait leur rêveuse reine.

Du Pentélique alors, dans sa pâle beauté,
Elle montait sans bruit; les champs, les monts, les ondes,
Alors tout se taisait, hors mon cœur agité,
Plein d'un trouble inconnu, par degrés transporté
Loin des hommes vers d'autres mondes.

Mais sitôt que l'iman, du haut du minaret,
De la nuit dans l'air pur chantait l'heure première,
Vers Athène à grands pas rentrant non sans regret,
Nous allions au couvent du souper déjà prêt
Chercher la table hospitalière.

" Quand reverrai-je Athène ? " Ainsi de tous leurs vœux
Ses fils la demandaient sur la rive lointaine.

Sur leur pays souvent je reporte les yeux,
Et, transfuge du mien, souvent ici, comme eux,
Je dis : " Quand reverrai-je Athène ! "

Doux bords, même embellis de mes jours de douleur !
Chemin de Marathon ! Kelidonou ! Colone !
O penchant de l'Hymette ! ô leur fraîche couleur,
Quand le matin peignait comme un pêcher en fleur
Le mont qui d'abeilles bourdonne !

La nuit, en sommeillant, j'y vais dans mon vaisseau ;
J'y marche, parle, agis ; le jour encor j'en rêve.
Tout m'y reporte, un arbre, une fleur, un oiseau,
Un son léger, le bruit des feuilles ou de l'eau,
Ou la poussière qui s'élève.

Si je lis, et soudain que du lieu si connu
Un nom sous mon regard passe par aventure,
En Attique soudain me voilà revenu :
L'œil fixe sans objet, rêveur, le sein ému,
J'interromps longtemps ma lecture !

Sans cesse enfin j'y vole, égarant mon essor
Du Pnyx aux oliviers, de la source au platane ;
Du couvent de Daphné je cueille les fruits d'or,
Bois de l'eau du Céphise et mange en songe encor
Les blonds raisins de la sultane.

Je suis cette hirondelle, hôtesse de Fauvel,
Que, dans Athène aussi, notre vue amusée,
Parmi les monuments, d'un vol continuel,
Regardait s'enivrer comme folle du ciel
Et du beau temple de Thésée.

Elle égayait le toit de l'hospitalité,
Autour du nid causeur sans mesure empressée ;
De son gazouillement tant de fois écouté,
De son nid, de ses jeux, de sa vive gaîté,
Elle a fait rêver ma pensée.

J'ai quitté sans retour ce lieu de souvenir ;
Elle encore y demeure, au beau temple fidèle.
Si, voyageuse aussi, son temps vient à finir,
Elle n'en part jamais que pour y revenir ;
Hélas ! trop heureuse hirondelle !

Loin d'Athène asservie, un jour, avec l'été,
On la voit à Memphis partir à tire-d'aile.
Après le long voyage, au pays regretté
Son retour attendu trouve la liberté :
Hélas ! trop heureuse hirondelle !

Laissons, il en est temps, ce trop aimable lieu.
Je suis comme l'amant d'une femme bien chère,
Qui, prêt à la quitter, plein encor d'un doux feu,
Multiplie, en partant, ses caresses d'adieu,
Sans pouvoir donner la dernière.

Athène, Athène, adieu ! Je ne dois plus te voir,
Mais mon âme toujours hantera tes demeures.
O mes vers, je rends grâce à votre heureux pouvoir ;
Et dans mon souvenir vous avez fait ce soir
Couler de délectables heures.

CASIMIR DELAVIGNE (1793—1843.)

Delavigne (Casimir), 1794-1843, is, perhaps, the most skilful writer and versifier our age has produced, and has justly been compared with Racine, for the purity of his diction and the elevation of his thoughts. His principal dramatic works, among which must be quoted the "*Vêpres Siciliennes*," "*Marino-Faliero*," the "*École des Vieillards*," "*Louis XI*," and the "*Enfants d'Édouard*," contain many beauties of the highest order; but his greatest success was "*Les Messéniennes*," patriotic songs, in which the misfortunes of the invasion of 1815, and the old glories of France, were assimilated both to the remembrances and hopes of Greece.

AUX RUINES DE LA GRÈCE PAÏENNE.

O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux ?

Doux pays, que de fois ma muse en espérance
Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur !
De ta paisible mer, où Vénus prit naissance,
Tantôt du haut des monts je contemplais l'azur,
Tantôt, cachant au jour ma tête ensevelie
Sous tes bosquets hospitaliers,
J'arrêtais vers le soir, dans un bois d'oliviers,
Un vieux pâtre de Thessalie.

" Des dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
" Berger, quelle déesse habite ces fontaines ?
" Voyez-vous quelquefois les nymphes des forêts
  " Entr'ouvrir l'écorce des chênes ?
" Bacchus vient-il encor féconder vos coteaux ?
" Ce gazon, que rougit le sang d'un sacrifice,
" Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux,
  " Est-ce le tombeau d'Eurydice ? "

Mais le pâtre répond par ses gémissements;
C'est sa fille au cercueil qui dort sous ces bruyères,
Ce sang qui fume encor, c'est celui de ses frères
  Égorgés par les Musulmans.

O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons délicieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux ?
" Quelle cité jadis a couvert ces collines ?
" — Sparte," répond mon guide...Eh quoi! ces murs déserts,
Quelques pierres sans nom, des tombeaux, des ruines,
Voilà Sparte, et sa gloire a rempli l'univers!
Le soldat d'Ismaël, assis sur ces décombres,
  Insulte aux grandes ombres
  Des enfants d'Hercule en courroux.
N'entends-je pas gémir sous ces portiques sombres ?
  Mânes des trois cents, est-ce vous ?

Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers-roses
Sur ton rivage en deuil, par la mort habité ?
Est-ce pour faire ombrage à ta captivité,
  Que ces nobles fleurs sont écloses ?
Non, ta gloire n'est plus ; non, d'un peuple puissant
Tu ne reverras plus la jeunesse héroïque
Laver parmi tes lis ses bras couverts de sang,
Et dans ton cristal pur sous ses pas jaillissant,
  Secouer la poudre olympique.

O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?
Ils sont sur tes débris! Aux armes! voici l'heure
Où le fer te rendra les beaux jours que je pleure!
Voici la Liberté, tu renais à son nom;
Vierge comme Minerve, elle aura pour demeure
Ce qui reste du Parthénon.

Des champs du Sunium, des bois du Cythéron,
Descends, peuple chéri de Mars et de Neptune!
Vous, relevez les murs ; vous, préparez les dards ;
Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars ;
Là fut l'autel de la Fortune.
Autour de ces rochers rassemblez-vous, vieillards,
Ce rocher portait la tribune ;
Sa base encor debout parle encor aux héros
Qui peuplent la nouvelle Athènes ;
Prêtez l'oreille . . . il a retenu quelques mots
Des harangues de Démosthènes.

Guerre, guerre aux tyrans! Nochers, fendez les flots!
Du haut de son tombeau, Thémistocle domine
Sur ce port qui l'a vu si grand ;
Et la mer à vos pieds s'y brise en murmurant
Le nom sacré de Salamine.
Guerre aux tyrans ! Soldats, le voilà ce clairon
Qui des Perses jadis a glacé le courage!
Sortez par ce portique, il est d'heureux présage.
Pour revenir vainqueur, par là sortit Cimon ;
C'est là que de son père on suspendit l'image!
Partez, marchez, courez, vous courez au carnage,
C'est le chemin de Marathon.

O sommets du Taygète, ô débris du Pirée,
O Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux ?
La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,
La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux!

HUGO (VICTOR-MARIE).

This lyric poet and dramatic author, the head of the "École Romantique," has boldly disregarded the arbitrary rules of the "École Classique," adopted by Racine and other celebrated poets of the XVII. and XVIII. centuries. Giving a truer and more faithful picture of man and human passions, he has produced literary works of undeniable merit and beauty, among which the novels of "*Notre Dame de Paris,*" 1831; "*Les Misérables,*" 1862; the dramas of "*Cromwell*" and "*Hernani,*" 1827-1829; and the lyric poems "*Les feuilles d'Automne,*" "*Les Chants du Crépuscule,*" "*Les Voix intérieures,*" and "*Les Rayons et les Ombres,*" 1831-1840, hold the highest rank. "*Les Orientales,*" 1828, won for the poet well-deserved praise and admiration, and the following extract highly displays that richness of rhythm and brilliant colouring which form the main attraction and charm of this work.

NAVARIN.

Ἦ ἠ ἠ ἠ ἠ, τρισκάλμοισιν,
Ἦ ἠ ἠ ἠ ἠ, βάρισιν ὀλόμενοι.

ESCHYLE, *les Perses.*

Hélas! hélas! nos vaisseaux,
Hélas! hélas! sont détruits!

I.

Canaris! Canaris! pleure! cent vingt vaisseaux!
Pleure! une flotte entière!—Où donc, démon des eaux,
    Où donc était ta main hardie?
Se peut-il que sans toi l'Ottoman succombât?
Pleure comme Crillon exilé d'un combat:
    Tu manquais à cet incendie!

Jusqu'ici, quand parfois la vague de tes mers
Soudain s'ensanglantait, comme un lac des enfers,
    D'une lueur large et profonde,

Si quelque lourd navire éclatait à nos yeux,
Couronné tout à coup d'une aigrette de feux,
Comme un volcan s'ouvrant dans l'onde;

Si la lame roulait turbans, sabres courbés,
Voiles, tentes, croissants, des mâts rompus tombés,
Vestiges de flotte et d'armée,
Pelisses de vizirs, sayons de matelots,
Rebuts stigmatisés de la flamme et des flots,
Blancs d'écume et noirs de fumée;

Si partait de ces mers d'Égine ou d'Iolchos
Un bruit d'explosion, tonnant dans mille échos
Et roulant au loin dans l'espace,
L'Europe se tournait vers le rouge Orient;
Et, sur la poupe assis, le nocher souriant
Disait: "C'est Canaris qui passe!"

Jusqu'ici, quand brûlaient au sein des flots fumants
Les capitans-pachas avec leurs armements,
Leur flotte dans l'ombre engourdie,
On te reconnaissait à ce terrible jeu;
Ton brûlot expliquait tous ces vaisseaux en feu;
Ta torche éclairait l'incendie!

Mais pleure aujourd'hui, pleure, on s'est battu sans toi!
Pourquoi, sans Canaris, sur ces flottes pourquoi
Porter la guerre et ses tempêtes?
Du Dieu qui garde Hellé n'est-il plus le bras droit?
On aurait dû l'attendre! Et n'est-il pas de droit
Convive de toutes ces fêtes?

II.

Console-toi: la Grèce est libre.
Entre les bourreaux, les mourants,
L'Europe a remis l'équilibre;
Console-toi: plus de tyrans!
La France combat: le sort change.
Souffre que sa main qui vous venge

Du moins te dérobe en échange
Une feuille de ton laurier.
Grèces de Byron et d'Homère,
Toi, notre sœur, toi, notre mère,
Chantez ! si votre voix amère
Ne s'est pas éteinte à crier.

Pauvre Grèce, qu'elle était belle
Pour être couchée au tombeau !
Chaque vizir, de la rebelle
S'arrachait un sacré lambeau.
Où la fable mit ses Ménades,
Où l'amour eut ses sérénades,
Grondaient les sombres canonnades
Sapant les temples du vrai Dieu ;
Le ciel de cette terre aimée
N'avait, sous sa voûte embaumée,
De nuages que la fumée
De toutes ses villes en feu.

Voilà six ans qu'ils l'ont choisie !
Six ans qu'on voyait accourir
L'Afrique au secours de l'Asie
Contre un peuple instruit à mourir !
Ibrahim, que rien ne modère,
Vole de l'Isthme au Belvédère,
Comme un faucon qui n'a plus d'aire,
Comme un loup qui règne au bercail ;
Il court où le butin le tente,
Et lorsqu'il retourne à sa tente,
Chaque fois sa main dégouttante
Jette des têtes au sérail !

III.

Enfin !—C'est Navarin, la ville aux maisons peintes,
La ville aux dômes d'or, la blanche Navarin.
Sur la colline assise entre les térébinthes,
Qui prête son beau golfe aux ardentes etreintes
De deux flottes heurtant leurs carènes d'airain.

Les voilà toutes deux :—la mer en est chargée,
Prête à noyer leurs feux, prête à boire leur sang.
Chacune par son dieu semble au combat rangée :
L'une s'étend en croix sur les flots allongée ;
L'autre ouvre ses bras lourds et se courbe en croissant.

Ici l'Europe : enfin l'Europe qu'on déchaîne !
Avec ses grands vaisseaux voguant comme des tours.
Là, l'Égypte des Turcs, cette Asie africaine,
Ces vivaces forbans, mal tués par Duquesne,
Qui mit en vain le pied sur ces nids de vautours !

IV.

Écoutez !—Le canon gronde.
Il est temps qu'on lui réponde.
Le patient est le fort.
Éclatent donc les bordées !
Sur ces nefs intimidées,
Frégates, jetez la mort !
Et qu'au souffle de vos bouches
Fondent ces vaisseaux farouches,
Broyés aux rochers du port !

La bataille enfin s'allume :
Tout à la fois tonne et fume.
La mort vole où nous frappons.
Là, tout brûle pêle-mêle.
Ici, court le brûlot frêle,
Qui jette aux mâts ses crampons,
Et, comme un chacal dévore
L'éléphant qui lutte encore,
Ronge un navire à trois ponts.

—L'abordage ! l'abordage !—
On se suspend au cordage,
On s'élance des haubans.
La poupe heurte la proue.
La mêlée a dans sa roue
Rameurs courbés sur leurs bancs,
Fantassins pleurant la terre,
L'épée et le cimeterre,
Les casques et les turbans !

La vergue aux vergues s'attache :
La torche insulte à la hache ;
Tout s'attaque en même temps.
Sur l'abîme la mort nage.
Épouvantable carnage !
Champs de bataille flottants,
Qui, battus de cent volées,
S'écroulent sous les mêlées,
Avec tous leurs combattants.

V.

Lutte horrible ! Ah ! quand l'homme, à l'étroit sur la terre,
Jusque sur l'Océan précipite la guerre,
Le sol tremble sous lui, tandis qu'il se débat.
La mer, la grande mer joue avec ses batailles.
Vainqueurs, vaincus, à tous elle ouvre ses entrailles :
Le naufrage éteint le combat.

O spectacle ! Tandis que l'Afrique grondante
Bat nos puissants vaisseaux de sa flotte imprudente,
Qu'elle épuise à leurs flancs sa rage et ses efforts,
Chacun d'eux, géant fier, sur ces hordes bruyantes,
Ouvrant à temps égaux ses gueules foudroyantes,
Vomit tranquillement la mort de tous ses bords !

Tout s'embrase : voyez ! l'eau de cendre est semée,
Le vent aux mâts en flamme arrache la fumée,
Le feu sur les tillacs s'abat en ponts mouvants.
Déjà brûlent les nefs ; déjà, sourde et profonde,
La flamme en leurs flancs noirs ouvre un passage à l'onde.
Déjà, sur les ailes des vents,

L'incendie, attaquant la frégate amirale,
Déroule autour des mâts son ardente spirale,
Prend les marins hurlant dans ses brûlants réseaux ;
Couronne de ses jets la poupe inabordable,
Triomphe, et jette au loin un reflet formidable,
Qui tremble, élargissant son cercle sur les eaux.

* * * * * *

VII.

Silence ! Tout est fait : tout retombe à l'abîme.
L'écume des hauts mâts a recouvert la cime.
Des vaisseaux du sultan les flots se sont joués.
Quelques-uns, bricks rompus, prames désemparées,
Comme l'algue des eaux qu'apportent les marées,
Sur la grève noircie expirent échoués.

Ah ! c'est une victoire !—Oui, l'Afrique défaite,
Le vrai Dieu sous ses pieds foulant le faux prophète,
Les tyrans, les bourreaux, criant grâce à leur tour,
Ceux qui meurent enfin sauvés par ceux qui règnent,
Hellé lavant ses flancs qui saignent,
Et six ans vengés dans un jour !

Depuis assez longtemps les peuples disaient : " Grèce !
Grèce ! Grèce ! tu meurs. Pauvre peuple en détresse,
A l'horizon en feu chaque jour tu décrois.
En vain, pour te sauver, patrie illustre et chère,
Nous réveillons le prêtre endormi dans sa chaire,
En vain nous mendions une armée à nos rois.

" Mais les rois restent sourds, les chaires sont muettes,
Ton nom n'échauffe ici que des cœurs de poëtes.
A la gloire, à la vie on demande tes droits ?
A la croix grecque, Hellé, ta valeur se confie...
C'est un peuple qu'on crucifie !
Qu'importe, hélas ! sur quelle croix !

" Tes dieux s'en vont aussi. Parthénon, Propylées,
Murs de Grèce, ossements des villes mutilées,
Vous devenez une arme aux mains des mécréants.
Pour battre ses vaisseaux du haut des Dardanelles,
Chacun de vos débris, ruines solennelles,
Donne un boulet de marbre à leurs canons géants ! "

Qu'on change cette plaine en joyeuse fanfare !
Une rumeur surgit de l'Isthme jusqu'au Phare.
Regardez ce ciel noir plus beau qu'un ciel serein.
Le vieux colosse Turc sur l'Orient retombe,
La Grèce est libre, et dans la tombe
Byron applaudit Navarin.

Salut donc, Albion, vieille reine des ondes!
Salut, aigle des Czars, qui planes sur deux mondes!
Gloire à nos fleurs de lis, dont l'éclat est si beau!
L'Angleterre aujourd'hui reconnaît sa rivale.
Navarin la lui rend. Notre gloire navale
A cet embrasement rallume son flambeau.

Je te retrouve, Autriche!—Oui, la voilà, c'est elle!
Non pas ici, mais là,—dans la flotte infidèle.
Parmi les rangs Chrétiens en vain on te chercha.
Nous surprenons, honteuse et la tête penchée,
Ton aigle au double front cachée
Sous les crinières d'un pacha!

C'est bien ta place, Autriche!—On te voyait naguère
Briller près d'Ibrahim, ce Tamerlan vulgaire;
Tu dépouillais les morts qu'il foulait en passant;
Tu l'admirais, mêlée aux eunuques serviles,
Promenant au hasard sa torche dans les villes,
Horrible, et n'éteignant le feu qu'avec du sang.

Tu préférais ces feux aux clartés de l'aurore.
Aujourd'hui qu'à leur tour la flamme enfin dévore
Ses noirs vaisseaux, vomis des ports Égyptiens,
Rouvre les yeux, regarde, Autriche abâtardie!
Que dis-tu de cet incendie?
Est-il aussi beau que les siens?

Novembre 1827.

ALPHONSE MARIE LOUIS PRAT DE LAMARTINE (1790—1868).

Lamartine (Alphonse de), has enriched our literature with numerous masterpieces which reveal a deep enthousiasm for nature, a sincere piety, and the love of God and mankind, clothed in most harmonious verses. Among his principal poetical works are the "*Méditations poétiques*," "*Les Harmonies religieuses*," "*Jocelyn*," and "*Le Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold*," a poem which is but a faithful and eloquent description of the famous English poet's own enthousiasm and sacrifices for Greece.

DISCOURS DE CHILDE-HAROLD AUX GRECS ARMÉS POUR LA LIBERTÉ.

Le soleil, se plongeant sous les monts de l'Attique,
Prolonge sur Phylé l'ombre du Pentélique.
Appuyé sur le tronc de l'arbre de Daphné,
De chefs et de soldats Harold environné,
Comme un fils revenu des rives étrangères
Qui partage au retour ses présents à ses frères,
Leur montre de la main, sur la poussière épars,
Ces faisceaux éclatants de lances, de poignards,
Ces monceaux de boulets qui sillonnent la terre,
Ces chars retentissants qui roulent le tonnerre,
L'or qui paye le sang, le fer qui ravit l'or.
Les chefs à leurs soldats partagent ce trésor;
Le féroce Albanais, l'Épirote au front chauve,
L'Étolien couvert d'une saie au poil fauve,
Les dauphins de Parga, ces hardis matelots
Qui jamais de leur sang ne teignent que les flots,

Le laboureur armé des vallons de Phocide,
Le nomade pasteur des fiers coursiers d'Élide,
Aux sons de la trompette, aux accents du tambour,
Sous leurs drapeaux bénits défilent tour à tour,
Déroulent les faisceaux, et, parés de leurs armes,
Leur promettent du sang en les baignant de larmes.

Leur cœur voit dans Harold un être plus qu'humain,
Qui, le soc, le trident, ou l'olive à la main,
Venait, comme les dieux, entouré de mystère,
Porter un nouveau culte ou des lois à la terre.
Mais Harold, imposant silence à leurs transports :
" Je ne suis qu'un barbare, étranger sur vos bords,
Fils d'un soleil moins pur et de moins nobles pères,
Indigne, ô fils d'Hellé, de vous nommer mes frères,
Vous dont le monde entier, en comptant les aïeux,
Ne nomme que des rois, des héros ou des dieux !
Mais, partout où le temps fait luire leur mémoire,
Où le cœur d'un mortel palpite au nom de gloire,
Ou la sainte pitié penche pour le malheur,
La Grèce compte un fils, et ses fils un vengeur !...
Je ne viens point ici, par de vaines images,
Dans vos seins frémissants réveiller vos courages :
Un seul cri vous restait, et vous l'avez jeté.
Votre langue n'a plus qu'un seul mot !...Liberté !
Et que dire aux enfants ou de Sparte ou d'Athènes ?
Ce ciel, ces monts, ces flots, voilà vos Démosthènes !
Partout où l'œil se porte, où s'impriment les pas,
Ce sol sacré raconte un triomphe, un trépas ;
De Leuctre à Marathon, tout répond, tout vous crie :
" Vengeance ! liberté ! gloire ! vertu ! patrie !"
Ces voix, que les tyrans ne peuvent étouffer,
Ne vous demandent pas des discours, mais du fer.
Le voilà : prenez donc ! armez-vous ! que la terre
Du sang de ses bourreaux enfin se désaltère !
Si le glaive jamais tremblait dans votre main,
Souvenez-vous d'hier, et songez à demain !
Pour confondre le lâche et raffermir les braves,
Le seul bruit de leurs fers suffit à des esclaves !
Moi, pour prix du trésor que je viens vous offrir

Je ne demande rien, que le droit de mourir,
De verser avec vous sur les champs du carnage
Un sang bouillant de gloire et digne d'un autre âge,
Et de voir, en mourant, mon génie adopté
Par les fils de la Grèce et de la Liberté !
Oui, pourvu qu'en tombant pour votre sainte cause
Je réponde à l'exil par une apothéose ;
Que sur les fondements d'un nouveau Parthénon
La gloire d'une larme arrose un jour mon nom,
Et que de l'Occident ma grande ombre exilée
S'élève dans vos cœurs un brillant mausolée,
C'est assez ! Le martyre est le sort le plus beau,
Quand la liberté plane au-dessus du tombeau."

NOTES.

*The Notes belonging to "*LASCARIS*" will be delivered Gratis in a few days to the Purchasers of this Edition.*

The Notes of "Lascaris" may be had separately, price 6d.

